Montalembert , discours prononcés... à Bruxelles à l'occasion du centenaire de Montalembert, par S. E. le cardinal [...]

LE CENTENAIRE

DE

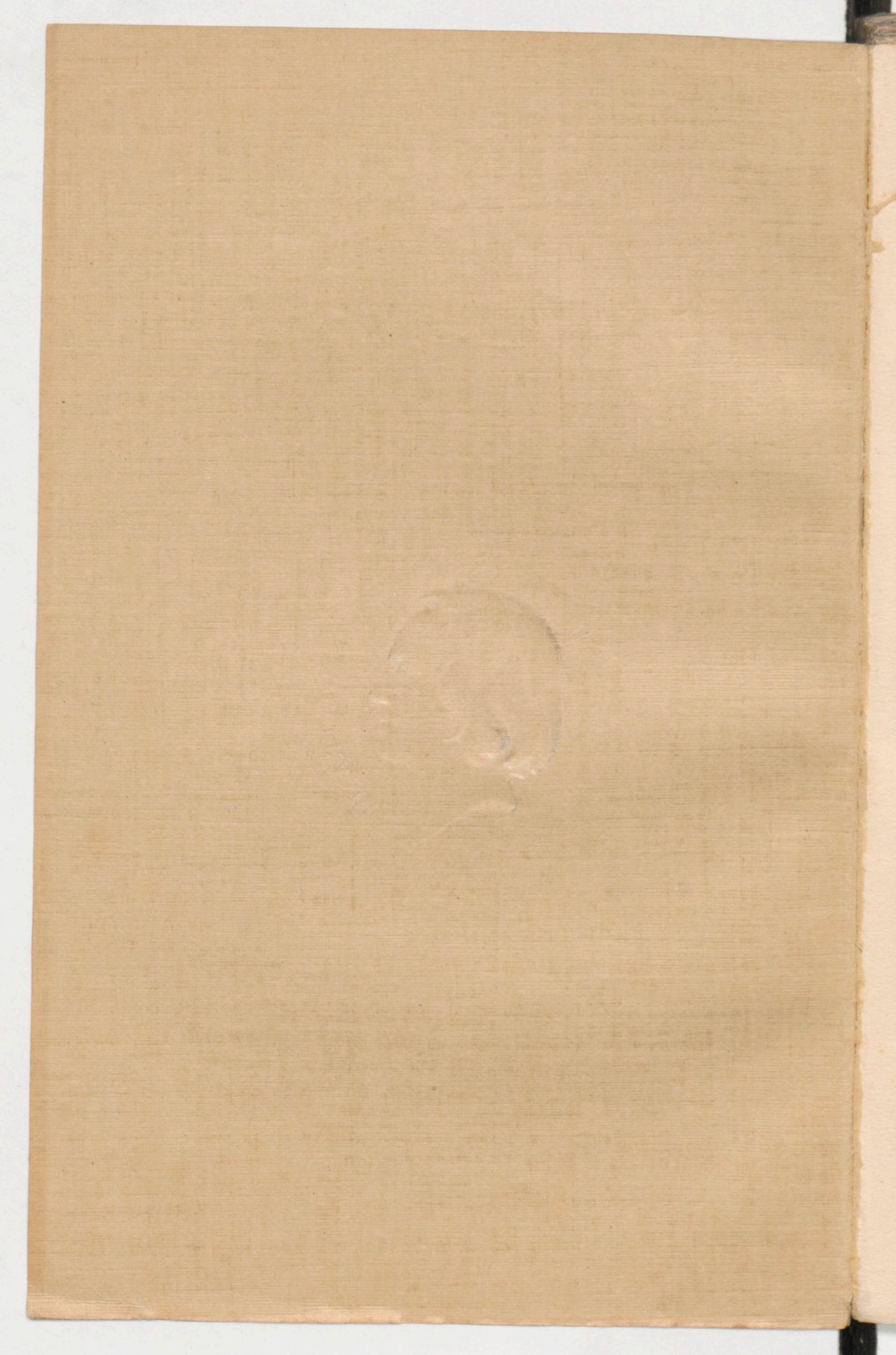
MONTALEMBERT

DISCOURS



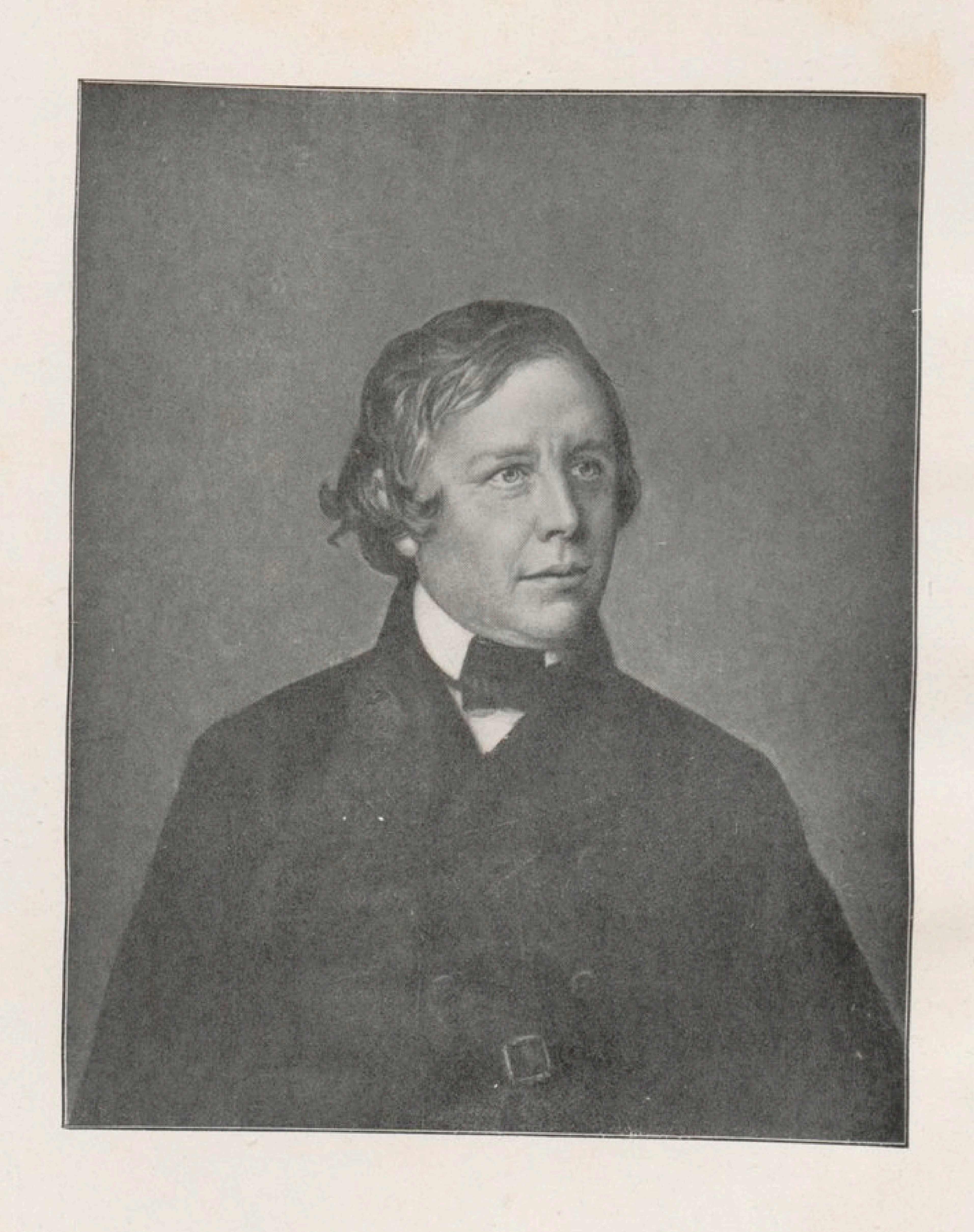
PARIS
LIBRAIRIE V. LECOFFRE
J. GABALDA, ÉDITEUR
90, RUE BONAPARTE

BRUXELLES
VROMANT & Cº
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
3, RUE DE LA CHAPELLE



Respectueux hommage
à Monseigneur Baudrillart
Henry Cochin

MONTALEMBERT



PORTRAIT DU COMTE DE MONTALEMBERT,
PAR LE PEINTRE AMÉRICAIN HEALY (1849).

MONTALEMBERT

DISCOURS

PRONONCÉS

A LA MANIFESTATION ORGANISÉE A BRUXELLES

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE MONTALEMBERT

PAR

S. E. LE CARDINAL MERCIER

Archevêque de Malines

M. LÉON DE LANTSHEERE

Ministre de la Justice

M. HENRY COCHIN

Député du Nord

ET LE

R. P. RUTTEN

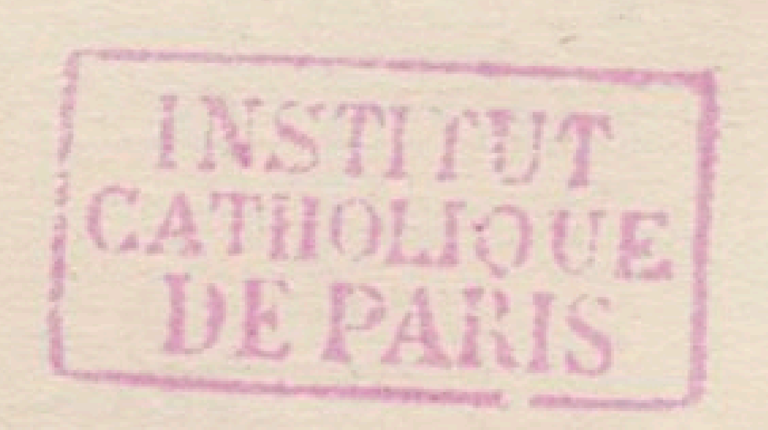
des Frères Prêcheurs

SUIVIS DE NOTES INÉDITES TIRÉES DES PAPIERS DE MONTALEMBERT SUR UN SÉJOUR AU CAMP DE BEVERLOO EN 1838

PARIS
LIBR. VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, ÉDITEUR
90, Rue Bonaparte

BRUXELLES
VROMANT & C°
IMPRIMEURS - ÉDITEURS
3, Rue de la Chapelle

1913



PRÉFACE

« Il ne faut pas, déclarait Mgr Breton en 1910, à la réunion solennelle des évêques protecteurs de l'Institut catholique de Toulouse, que cette année s'achève sans que nul ne vienne proposer à une assemblée catholique d'acclamer le nom de Charles comte de Montalembert. »

La Belgique non plus n'a pas voulu se montrer oublieuse des services que lui a rendus l'illustre défenseur de son intégrité territoriale, de ses libertés politiques et de ses croyances traditionnelles.

L'année du centenaire n'était pas révolue qu'un Comité (voir p. 6) se formait à Bruxelles groupant, à côté des membres les plus éminents de la droite parlementaire, des personnifications de l'Université catholique de Louvain, des ordres religieux, de la musique sacrée, de l'art chrétien, de la presse conservatrice.

Le manifeste signé de leurs noms résume les titres de Montalembert au souvenir

COMITÉ :

Président d'honneur :

S. E. le cardinal Mercier.

Vice-Présidents d'honneur :

M. A. Beernaert, ministre d'État.
M. J. Van den Heuvel, ministre d'État.
M. Ch. Woeste, ministre d'État.

Président :

M. L. De Lantsheere, ministre de la Justice.

Vice-Présidents :

M. A. Braun, sénateur.
M. le baron G. Snoy, membre de la Chambre des Représentants.

Membres :

M. H. Carton de Wiart, membre de la Chambre des Représentants.
M. Cloquet, professeur à l'Université de Gand.
Dom Columba, révérendissime Père Abbé de Maredsous.
M. de Lalieux, bourgmestre de Nivelles.
Le R. P. Delahaye, bollandiste.
M. Jos. Janssens, artiste peintre.
M. G. Kurth, professeur honoraire à l'Université de Liége.
Mgr Ladeuze, recteur magnifique de l'Université de Louvain.
Le Frère Marès, directeur de l'École Saint-Luc.
Le R. P. Rutten, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.
M. P. Terlinden, bourgmestre de Rixensart.
M. E. Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles.
M. le comte Verspeyen, rédacteur en chef du *Bien public.*

Secrétaires :

M. Th. Braun, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles.
M. l'abbé J. Belpaire, directeur des Œuvres sociales de l'arrondissement de Nivelles.

ému, reconnaissant et durable de l'univers catholique et des catholiques belges en particulier.

On y lit :

Si, pendant toute sa vie, Montalembert fut « le vrai champion de l'Église et de la liberté », « le bon soldat du Christ [1] », aux yeux des catholiques de l'univers entier, il symbolise particulièrement la défense de deux causes qui leur sont chères : la foi religieuse et la liberté d'enseignement.

Il n'est personne parmi eux qui ne se rappelle avec émotion que la première démarche de sa vie publique consista à enseigner, et que la première qualité qu'il voulut revêtir fut celle de maître d'école.

Son éloquence se révéla d'abord dans la défense de la liberté d'enseignement; c'est vers elle que tendirent ses efforts constants, et c'est sur ce terrain glorieux qu'il finit par remporter la victoire qui lui tenait le plus au cœur.

Uni à la Belgique par des liens de parenté et de vive sympathie il n'a cessé de porter à notre pays l'intérêt le plus vif et le plus clairvoyant.

1. Paroles de Pie IX en 1849.

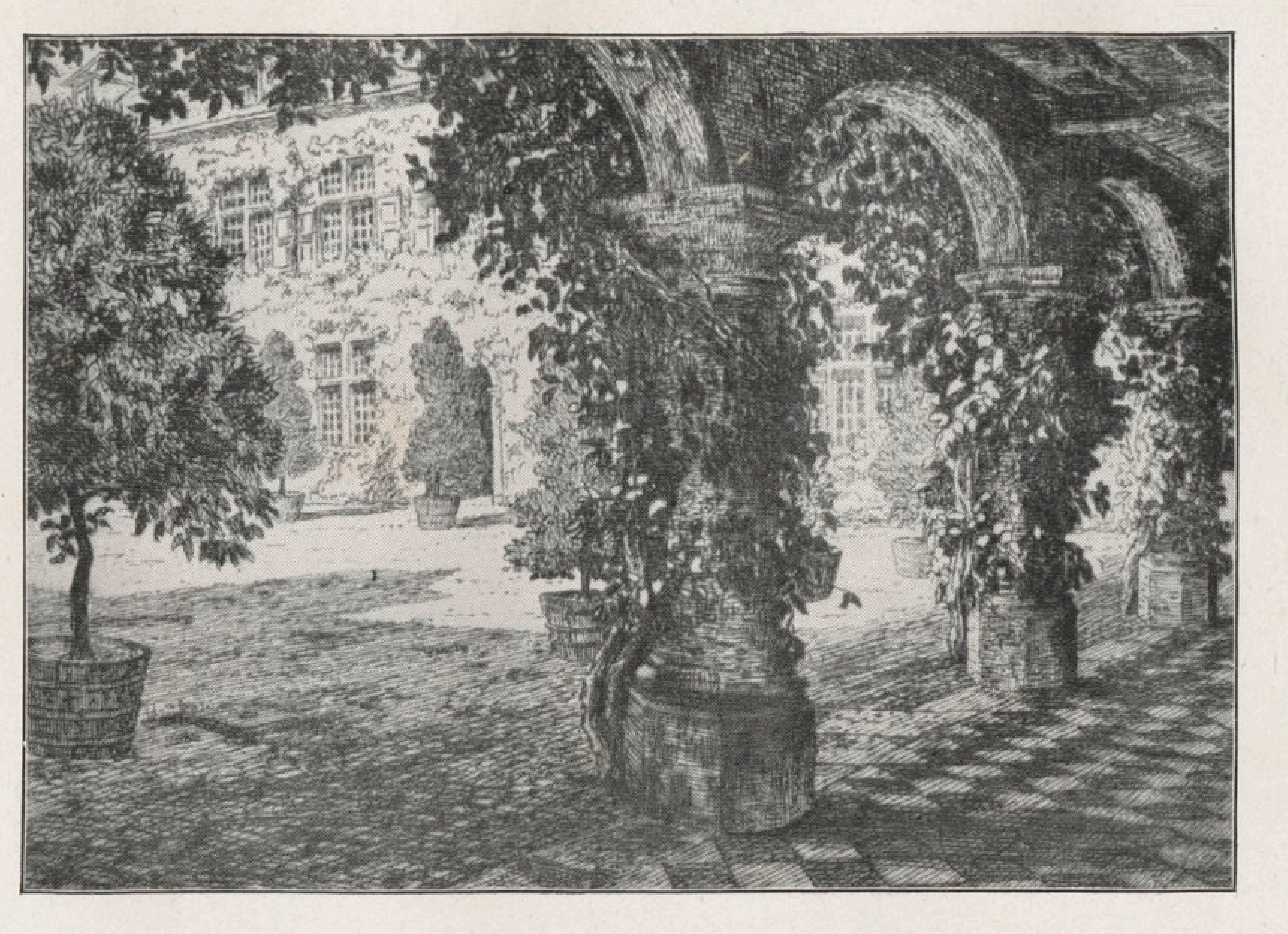
En 1839, il n'épargna rien pour attirer à notre patrie les sympathies et l'aide efficace qu'il ne cessait de réclamer en vue d'éviter le déchirement qu'entraîna l'adoption du traité des vingt-quatre articles. Il combattit, avec sa vigoureuse éloquence, pour la cause belge qu'il appelait, devant la Chambre des Pairs, une cause noble, généreuse, digne d'être défendue par tous les hommes justes [1].

Il s'est ainsi créé des titres impérissables à la gratitude de nos compatriotes. Nous avons pensé qu'il convenait de nous acquitter de cette dette de reconnaissance en élevant à sa mémoire le monument qu'il aurait préféré...

Il ne s'agissait pas d'une statue, pas même d'un médaillon à Rixensart.

Qu'ajouter, en effet, à la pierre érigée dans la chapelle du château, en souvenir de l'affection que Montalembert avait vouée à cette pittoresque retraite brabançonne et sur laquelle se lit, en lettres d'or, sous la croix ancrée de son écusson, cette fière et pure inscription :

1. Discours prononcé à la séance de la Chambre des Pairs du 28 décembre 1838 (*Moniteur universel*, p. 2634).



COUR INTÉRIEURE DU CHATEAU
DE RIXENSART EN BRABANT.

EN PIEUX SOUVENIR
DE CHARLES-FORBES-RENÉ
COMTE DE MONTALEMBERT,
NÉ A STANMORE HILL, LE 18 AVRIL 1810,
PAIR DE FRANCE HÉRÉDITAIRE,
DÉPUTÉ AUX ASSEMBLÉES NATIONALES,
L'UN DES QUARANTE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
SES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SES LUTTES POLITIQUES
EURENT UN SEUL BUT :
DÉFENDRE AVEC UNE INVINCIBLE ARDEUR
LA VÉRITÉ ET LA JUSTICE.
EN 1867, SOUTENU DANS SES SOUFFRANCES
CRUELLES
PAR SA FOI VIVE ET SON PERSÉVÉRANT
AMOUR DU TRAVAIL,
IL SÉJOURNA QUATRE MOIS
DANS LE CHATEAU DE RIXENSART.
IL MOURUT PIEUSEMENT A PARIS,
LE 13 MARS 1870.
SA FEMME, ANNE MARIE-HENRIETTE
COMTESSE DE MERODE,
ET SON BEAU-FRÈRE
MONSEIGNEUR DE MERODE,
ARCHEVÊQUE DE MÉLITÈNE,
ONT VOULU PERPÉTUER ICI
LA MÉMOIRE DE CETTE AME GÉNÉREUSE.

Pie Jesu Domine, dona ei requiem sempiternam.
100 *jours d'ind. appl. aux déf. pour la prière suivante:*
Jesu Deus meus, super omnia amo te.

Non, le monument préféré [1] devait être plus durable que ce marbre.

Si les fonds mis, par la générosité des catholiques belges, à la disposition du Comité ne peuvent soutenir, à eux seuls, la construction et l'entretien d'une nouvelle école libre, ils permettront au moins d'augmenter les ressources de l'École nationale des Arts et Métiers qui va s'élever à Louvain, sous les auspices de S. E. l'Archevêque de Malines et d'associer à une œuvre qui en est si digne le nom de notre héros.

La grande assemblée évocatrice du centenaire se tint le 11 février 1912, à Bruxelles, dans la grande salle *Patria*, qu'une plus imposante cérémonie n'aurait pu inaugurer.

Une assemblée d'élite y assistait. Sur l'estrade, autour du Cardinal Mercier, les

1. Par son testament, Montalembert n'avait-il pas voulu que les bénéfices des *Moines d'Occident* fussent consacrés à fonder une maison de secours pour les malheureux? « La somme, disait-il, est trop peu importante pour se prêter à une fondation considérable, mais on peut certainement en tirer parti pour soulager les pauvres malades dans le pays de la Roche-en-Breny, que nous avons souvent habité et où j'ai travaillé, plus que partout ailleurs, à l'œuvre qui m'a valu ce petit surcroît de capital. »

membres du Comité. Dans la salle, Mgr Tacci, nonce apostolique ; les membres de la famille de Montalembert et, parmi eux, six de ses petits-fils qui appartiennent à notre nationalité et dans les veines desquels coule, avec le sien, le sang du généreux fondateur du royaume de Belgique, Félix de Merode ; MM. Levie, Renkin, Carton de Wiart et Poullet, membres du Gouvernement ; Mgr Evrard, doyen de Bruxelles ; les RR. PP. Bollandistes ; des représentants de l'Ordre des Bénédictins, de l'Ordre des Dominicains, de l'Ordre des Franciscains ; de nombreux prêtres séculiers, curés, vicaires et professeurs de collèges diocésains ; des religieuses ; des artistes ; des écrivains ; des officiers ; des magistrats ; des savants ; des avocats ; des groupes d'étudiants des universités catholiques de Louvain et de Lille ; le directeur de la *Revue Montalembert,* etc.

Nous avons cru satisfaire au désir de ces auditeurs et surtout des absents, en réunissant dans ce livre mémorial les discours du Cardinal Mercier, de M. Léon

De Lantsheere, du R. P. Rutten et de M. Henry Cochin.

Daigne ce dernier trouver ici les remerciements du Comité, au choix de qui tant de qualités l'avaient désigné et auquel il répondit avec une grâce charmante.

Nous devons encore pleurer Léon De Lantsheere.

Avec allégresse, il avait accepté de présider à nos efforts et de célébrer celui dont tant de vertus le rapprochaient. Ne retrouvait-on pas chez lui la même ambition de justice, la même fierté de vie, la même insatiable curiosité intellectuelle ? Nous entendrons longtemps, « dans leur clarté splendide » et comme la noble expression de ses dernières volontés, les paroles qu'il lui adressa et qui sont ici pieusement recueillies.

Il aura, comme l'attestait Mgr Ladeuze au jour poignant de ses funérailles, cette sépulture vivante dans laquelle il nous a montré Montalembert enseveli et nous les confondrons tous deux dans nos prières.

Th. B.

DISCOURS
DE M. LÉON DE LANTSHEERE

MONTALEMBERT ET LES TEMPS NOUVEAUX

ÉMINENCE, EXCELLENCE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Vous avez hâte d'entendre l'orateur éminent qui doit prendre la parole après moi. Je comprends et je partage trop ce sentiment pour prolonger longtemps votre attente et la mienne. Mais il a paru que, dans cette réunion destinée à célébrer le centenaire de Montalembert, il était impossible de passer sous silence le rôle politique qu'il a joué et de laisser dans l'ombre les éclatants services qu'il a rendus. On a bien voulu me confier cette tâche, et j'en sens trop vivement le poids pour ne point réclamer toute votre indulgence.

Aussi bien, tous ceux qui sont ici présents connaissent, au moins dans leurs grandes lignes, les combats qu'a livrés celui que M. Thiers appelait un grand guerrier. Ils s'identifient avec l'un des moments les plus célèbres de l'histoire religieuse du XIXe siècle et leur sou-

venir fait partie du patrimoine d'honneur de tous les catholiques. D'autre part, il serait fatigant de retracer le détail de ces luttes mêlées de victoires et de revers, de ces escarmouches répétées, de cette inlassable activité, prolongeant sa fécondité pendant plus de quarante ans, toujours en éveil, toujours ardente et toujours généreuse. On serait, certes, subjugué par le développement continu de ses hautes facultés; ébloui par les faces brillantes et diverses de son talent inépuisable; ému par la chaleur d'âme et le feu intérieur qui prodigue, sans cesse, les œuvres nouvelles, qui les anime et qui rayonne autour d'elles. Mais on y perdrait peut-être l'essentiel de sa vie, c'est-à-dire l'unité profonde qu'elle exprime, le plan dont elle révèle les lignes maîtresses, le but pratique, si j'ose dire, qu'elle cherche à réaliser.

C'est cette attitude de Montalembert, vis-à-vis des problèmes politiques qui se posent dans les temps modernes, que je voudrais caractériser non point en exposant des doctrines ou des théories, mais en prenant, sur le fait et sur le vif, et pour ainsi dire dans l'action même, le secret mobile qui le faisait agir et le principe de ses succès.

Quelques années après la Révolution de

juillet, Chateaubriand, désabusé de tout, et peut-être de lui-même, écrivait ces lignes presque désespérées : « La société moderne a mis dix siècles à se composer; maintenant elle se décompose. Les générations du moyen âge étaient vigoureuses, parce qu'elles étaient dans la progression ascendante; nous sommes débiles, parce que nous sommes dans la progression descendante... Nous ne sommes que des générations de passage, intermédiaires, obscures, vouées à l'oubli, formant la chaîne pour atteindre les mains qui cueilleront l'avenir... » Et il ajoutait : « Hommes qui aimez la gloire, soignez votre tombeau; couchez-vous-y bien; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez. »

Peu de temps avant, deux adolescents, presque des enfants, échangent aussi leurs idées sur l'avenir du monde. Et voici leur dialogue : « Nous montrerons, dit l'un, que l'on peut être chrétien sans être rétrograde, et servir Dieu avec la noble humilité d'hommes libres...— Qu'il serait beau, répond l'autre, de montrer que la religion est la mère de la liberté !... Sa base est assez large pour qu'elle puisse suivre les progrès de l'esprit humain, et moi, je voudrais qu'elle ne les suivît pas, mais qu'elle les guidât ! — En vivant pour notre patrie, reprend

le premier, nous aurons obéi à la voix de Dieu qui nous ordonne de nous aimer les uns les autres ; et comment pourrions-nous mieux aimer nos concitoyens qu'en leur dévouant notre vie entière? »

Vous avez reconnu les interlocuteurs, Montalembert et Cornudet, et vous découvrez, dans ces paroles toutes chaudes de jeunesse et d'enthousiasme, le germe qui va fleurir peu à peu dans leur âme et qui parfumera leur vie intérieure. Il faut aimer ses concitoyens, c'est-à-dire aimer son temps, être de son époque, accepter joyeusement ce qu'elle présente de noble et de bon, pour combattre courageusement ses vices et ses erreurs. Et pour l'aimer, il faut la connaître, il faut l'étudier, il faut s'y mêler d'un cœur confiant, sans être aveuglé par les vains préjugés du passé, sans se laisser dominer par la crainte plus vaine encore de l'avenir. Qui veut agir sur ses contemporains ne doit point jouer le rôle d'émigré à l'intérieur, ni bouder dans les coins de l'histoire.

Nul n'était mieux placé que Montalembert pour réaliser cet idéal. Né en Angleterre, pendant l'émigration, il avait passé son enfance sous la direction de son grand-père, qui apparaît en son histoire comme un type délicieux d'Écos-



DESSIN DE M. JAMES FORBES, REPRÉSENTANT SES DEUX PETITS-FILS, CHARLES-FORBES-RENÉ ET JACQUES-ARTHUR-MARIE DE MONTALEMBERT, A L'AGE DE CINQ ET DE DEUX ANS.

sais pieux, savant et tendre. Le spectacle qui l'entourait n'était point celui du despotisme impérial, mais celui de la liberté saxonne. Les douleurs et l'amertume de l'exil n'avaient point flétri ses premières impressions. Une année passée dans un collège anglais et la conversation permanente avec un vieillard original et aimant avaient donné à sa précocité merveilleuse une gravité et un sérieux, qui dénotaient la profondeur de son esprit. Transplanté en France, à l'âge de neuf ans, il n'avait retenu du passé que les souvenirs chevaleresques de sa race et l'amour de son pays. Si l'on a pu dire de certains émigrés qu'ils n'avaient rien oublié et rien appris, on peut dire exactement le contraire de l'adolescent qui reprenait sa place au foyer paternel : il n'avait rien eu à oublier, il avait beaucoup appris. Il se disposait à apprendre bien davantage.

Car c'est là un des traits les plus frappants du caractère de Montalembert : la curiosité insatiable, le besoin jamais assouvi d'entrer en communication avec les choses et les hommes de son temps, une ardeur au travail qui déconcerte. Rien ne lui est étranger. Dans les collèges qu'il fréquente, il est mis en contact avec ce qu'il y a de mieux dans sa génération. Il est

épouvanté de l'impiété et de l'impureté qui règnent dans les discours. « Je n'oublierai jamais, dit-il plus tard, les propos affreux, les blasphèmes qui circulaient sur les bancs à l'approche de la communion pascale. Et je me tais encore sur tout ce qu'il y avait d'immonde, quant aux mœurs, dans le langage et les habitudes de la majorité de ces jeunes gens. » Aussi se rejette-t-il dans l'étude avec une sorte de frénésie. On connaît le fameux ordre du jour qui réglait son travail à Sainte-Barbe. Il commence à quatre heures et demie du matin pour se terminer à onze heures du soir. Tout y passe : grec, philosophie, mathématiques, physique, poésie latine, histoire d'Allemagne. Le petit aperçu qu'il nous donne de ses lectures pendant un mois de vacances est tout aussi suggestif. Il a dévoré Byron en entier, un livre sur la Constitution anglaise, l'Odyssée, vingt-quatre chants en grec, Thomson et Cowper, les lettres de Pline, les Lettres provinciales, la vie de saint François-Xavier, la partie poétique de l'Excerpta grec, que sais-je encore ! La philosophie a pour lui un attrait spécial, ainsi que l'histoire. Il discute avec Cousin et traduit, à sa demande, cent pages de la *Critique* de Kant. Mais ce n'est pas tout. La politique courante le préoccupe vive-

ment, il la commente avec ardeur. Il assiste aux fameuses représentations de Shakespeare données par le théâtre anglais. Il se rend aux séances de la Chambre des pairs. Il suit de près le mouvement littéraire; il entre en relations avec les chefs de l'école romantique : Victor Hugo, de Vigny, Balzac, Sainte-Beuve. A vingt ans, il a pris contact avec les idées, les tendances, les aspirations de ses contemporains. Il les connaît et les juge d'après l'idéal chrétien qu'il ne cesse de prendre comme règle de ses préférences et de ses aversions.

Mais il ne s'arrête point là. L'étude de l'histoire politique le mène par une sorte de nécessité à étudier l'histoire religieuse. D'ailleurs, comme catholique, il veut connaître les titres de sa foi. L'amour du beau et des arts le conduit à la contemplation passionnée des monuments du passé chrétien. Il revit les pensées et les émotions de ceux qui édifièrent les cathédrales et les beffrois, qu'il défend, presque avec colère, contre les vandales du XIXe siècle, et, un jour, marqué, pour lui, d'une étoile, il rencontre sur son chemin, dans une église d'Allemagne, la douce et poétique figure de sainte Élisabeth qui, comme une nouvelle Béatrice, l'introduit et le guide dans l'énorme et délicat édifice du moyen âge.

Sa culture n'est point restreinte à son pays. Elle embrasse les peuples les plus divers et les plus opposés. Par un hasard heureux, aidé d'efforts persistants, il connaît les langues principales de l'Europe; il sait même le suédois et s'assimile le polonais. Comme Descartes et mieux que lui, il a passé sa jeunesse à voyager; car le philosophe se désintéressait des mœurs variables des nations, tandis que Montalembert éprouve un intérêt ardent à s'identifier avec elles. Il visite à plusieurs reprises l'Allemagne et l'Italie; il connaît la Suède; il va trouver O'Connell en Irlande; il parcourt l'Espagne, l'Autriche, la Pologne, la Turquie. En Belgique, il est presque chez lui. Partout il recueille les légendes, les traditions, les souvenirs d'autrefois, mais surtout, il ausculte le présent. Il tâche de se rendre compte des courants d'opinion qui se manifestent partout, il en suit le développement dans chaque État. Il se compose ainsi une information considérable et des plus exactes. Et comme il s'est toujours adressé aux hommes de premier rang, surtout à ceux qui pensent, comme l'attrait que sa personne exerce et sa jeune réputation lui amènent sans cesse et retiennent autour de lui des amis, il entre et reste en communication, dès l'origine et jusqu'au

dernier jour, avec la vie de toute l'Europe civilisée. Il n'est pas seulement de son époque, il est, au vrai sens du mot, un Européen.

Ainsi se sont peu à peu formées en lui cette éducation de l'âme et cette tournure de l'esprit indispensables à tous ceux qui veulent exercer sur leur temps une action efficace. Connaître son siècle pour l'aimer et se dévouer à lui, telle est l'attitude première que prend Montalembert à l'égard des temps modernes.

Or, qu'a-t-il constaté dans cette longue enquête qui l'a promené à travers un continent et vingt siècles d'histoire?

Une première chose l'a vivement frappé : c'est la faillite des gouvernements absolus. Il a très bien vu que le despotisme était d'essence païenne et que les grandes époques chrétiennes ne l'avaient point connu. « Le gouvernement d'un homme, dit-il, qui prétend agir pour tous, parler pour tous, penser pour tous, voilà l'idéal du paganisme tel qu'il a été réalisé sous l'empire romain. Le moyen âge chrétien était fondé sur la négation complète et absolue d'un pareil état de choses. Depuis la Renaissance, quelques rois de l'Occident, Louis XVI en tête, ont pu en rêver le retour, sans l'avoir accompli. La Russie en est l'idéal moderne. » Rien ne lui répugne

plus que l'assujettissement qu'un tel système implique. Le spectacle des pays qu'il a parcourus et qui vivent encore, à des degrés divers, courbés sous le joug d'un maître sans contrôle, l'a profondément dégoûté. Les mouvements révolutionnaires qui se manifestent çà et là, notamment en 1830, sont le signe que le système de compression inauguré par la Sainte-Alliance et pratiqué par M. de Metternich, touche à sa fin. Et en France même, la réaction qui se manifeste sous la Restauration précipite la chute du régime. L'absolutisme a vécu. Il peut renaître encore par-ci par-là, pour un court moment. Au XIXe siècle, son règne historique a pris fin.

Mais il a senti, avec non moins de vivacité, que la liberté a besoin d'une règle et d'un frein. Il est très remarquable que la liberté de la concurrence, prônée à cette époque par tous les économistes libéraux, ait été vivement critiquée par Montalembert et ses amis, et qu'ils aient entrevu, dès 1830, plusieurs des solutions dont s'inspire la législation sociale d'aujourd'hui. Il en est de même des autres libertés, que les lois modernes reconnaissent aux citoyens. Il leur faut un complément d'ordre moral. « Ce que j'aime et ce que je désire, écrit-il, c'est la liberté réglée, contenue, ordonnée, tempérée, la liberté

honnête et modérée, la liberté telle que l'ont proclamée, recherchée, conquise ou rêvée les grands cœurs et les grandes nations de tous les temps, dans l'antiquité comme depuis la rédemption... » Et qui peut mieux que l'Église exercer cette influence modératrice? Qui peut, mieux qu'elle, héritière d'une morale vieille comme l'humanité et toujours jeune, répandre dans les esprits les principes sans lesquels l'abus de la liberté conduit à l'anarchie ou ramène au despotisme? Ici encore, pour employer une expression que Montalembert aimait, la religion est une immortelle médiatrice. Et c'est dans ce sens qu'il disait aussi, en une formule lapidaire : La liberté a besoin de la religion.

Seulement, il en déduit un corollaire dont l'utilité pratique est immédiate. La religion, ajoute-t-il, a besoin de la liberté. Il faut répudier la tutelle que les gouvernements d'ancien régime et les gouvernements absolus entendaient exercer sur elle. Sur ce sujet, sa verve est intarissable. Le gallicanisme, le fébronianisme, la déclaration de 1682 n'ont pas de critique plus déterminé que lui. Le grand nom de Bossuet, qu'il révère pourtant, ne l'arrête point : il gémit en lisant certains passages de sa Politique tirée de l'Écriture sainte. Il en est de même des

obstacles de tout genre que les législations modernes, qu'elles émanent de Napoléon, de François Ier d'Autriche ou de Charles X, ont mis à l'action de l'Église : articles organiques, appels comme d'abus, placet royal, pour ne citer que celles-là. Toutes ces entraves doivent disparaître, parce que dorénavant les évêques et les prêtres, les catholiques et même les religieux sont des citoyens, et que, comme citoyens, ils ont des droits positifs que la Constitution leur assure, comme à tous les citoyens. L'exercice de ces droits, voilà le levier qu'il faut employer pour renverser ces obstacles et pour rendre à l'Église l'indépendance de ses actes. Et dans ce sens aussi, il est vrai de dire que la religion a besoin de la liberté.

Ce plan d'action nous paraît simple et clair aujourd'hui. Nous oublions que c'est à Montalembert qu'il doit sa clarté et sa simplicité. Nous oublions surtout quelle était la situation de l'Église en France, lorsqu'il fut conçu et mis en œuvre. Au lendemain de la Révolution de juillet, la colère révolutionnaire qui avait renversé le trône s'acharnait aussi après l'autel, rendant l'un responsable des fautes et des erreurs de l'autre. Saint-Germain l'Auxerrois était mise à sac, l'archevêché dévasté. On profanait les

sacristies de Notre-Dame; il fallut fermer les églises de Paris. Les croix étaient publiquement, presque officiellement, renversées. Pas un prêtre n'eût osé se montrer dans la rue en soutane, à plus forte raison un religieux en costume. On sait quelles appréhensions dut vaincre Lacordaire pour paraître à Notre-Dame, vêtu de sa robe de dominicain. Sans doute, les premières violences s'apaisèrent peu à peu. Mais l'esprit public, tel qu'il se manifestait dans la presse, dans les brochures, au théâtre, était foncièrement et parfois grossièrement hostile. Le gouvernement n'évitait aucune tracasserie; il alla même jusqu'à enlever le Panthéon au culte. Et, chose plus étonnante, l'attitude des croyants était celle de la consternation et presque de l'anéantissement. « Les évêques accablés et comme intimidés, dit Veuillot, se tenaient cois. » « On veut se passer de nous, écrit l'un d'eux, eh bien! tenons-nous calmes dans cette espèce de nullité. » Un publiciste déclarait : « Il ne peut y avoir d'orthodoxie religieuse sans orthodoxie politique... Le Roi, Jésus-Christ, l'Église catholique : Dieu est en ces trois mots. »

Il fallait réagir contre cette inertie déprimante, et pour cela il fallait armer les fidèles des droits du citoyen et leur apprendre à s'en

servir. Déjà l'*Agence générale* pour la défense de la liberté religieuse avait ouvert la voie, et Lacordaire, à la fois lévite et avocat, avait soutenu, dans ce but, devant la justice, plusieurs procès : l'affaire du préfet de Nîmes, celle du général Delort, celle des Trappistes de la Meilleraye. Plus tard, l'action se précisa et s'organisa. « Dans la vie publique... les catholiques n'obtiendront jamais rien, dit Montalembert, jusqu'à ce qu'ils se décident à agir virilement, jusqu'à ce qu'ils aient la conviction de leur force et qu'ils aient donné cette conviction à leurs adversaires, jusqu'à ce qu'ils soient devenus ce qu'on appelle, en style parlementaire, un embarras sérieux. Alors seulement, on comptera avec eux, on daignera prendre en considération leurs droits, leurs vœux et leurs plaintes. » « Avec ces armes-là, ajoute-t-il, les catholiques français peuvent briser, au bout de quelques années d'efforts, et pour jamais, le joug d'une législation abusive qui est un attentat aux droits de la conscience, de la famille et de la société. »

On le voit : il fait allusion ici à la liberté d'enseignement et trace le plan qui doit conduire à la victoire.

Aussi bien convient-il de voir en œuvre, et

comme en raccourci, dans l'affaire de l'école libre, cette « action constitutionnelle catholique » comme l'a appelée le Père de Ravignan.

La Charte de 1830 promettait une loi devant pourvoir dans le plus bref délai possible à l'instruction publique et à la liberté d'enseignement. Mais le bref délai se prolongeait, et l'université, investie du monopole, instruisait seule la jeunesse : nul autre qu'un maître agréé par elle n'y avait droit; à plus forte raison que les laïques, les religieux en étaient exclus.

C'est alors que, de commun accord avec Montalembert et de Coux, Lacordaire décida d'ouvrir sans autorisation une école à Paris et de faire trancher par les tribunaux le conflit qui va s'élever entre le gouvernement et la Charte. L'école est fermée par ordre supérieur. On expulse les enfants et les maîtres, sauf Lacordaire, qui reste dans le logis seul, avec la loi et son droit. Et voilà le débat, d'une portée immense, jeté devant l'opinion publique, et bientôt, par la mort du père de Montalembert, devant la plus haute juridiction du pays, devant la Chambre des pairs, devant toute la nation.

Je sais que cette histoire est trop connue pour être longuement contée, mais elle est trop belle pour être passée sous silence, aujourd'hui que

nous fêtons sa mémoire. Elle est un de ses plus beaux titres de gloire, que dis-je, elle est un titre de gloire pour tous les catholiques, et nous tous, chacun de nous a le droit d'en être fier pour le nom qu'il porte, car les actions généreuses n'ennoblissent pas seulement celui qui les accomplit : elles projettent quelque chose de leur vertu et de leur éclat sur ceux qui s'unissent au héros, qui vivent de sa pensée et qui sentent, ne fût-ce qu'un instant, ses propres émotions gonfler leur cœur et les serrer à la gorge.

Voici donc ce jeune homme de vingt et un ans, « maître d'école et pair de France », comme il le proclame, en présence de cette assemblée, qui résume les temps passés et les temps nouveaux : des révolutionnaires convertis, devenus bonapartistes, s'y mêlent à d'anciens émigrés, à des légistes, à des magistrats, à des généraux. Que va-t-il leur dire? Il leur dira les paroles qui délivrent, les paroles qui retentissent indéfiniment dans les consciences, et qui découvrent aux hommes une face nouvelle de la beauté.

« Ce qui me soutient, dit-il, ... c'est l'image d'un passé cruel à réparer, d'un avenir incalculable à assurer, et par-dessus tout le nom que je porte, ce nom qui est grand comme le monde,

le nom de Catholique. » « L'Empire, dit-il encore, nous donna la gloire en échange de la liberté; il nous éblouit avant de nous asservir. Iéna marque l'année où l'Université fut annoncée à la France, et à peine eut-elle été fondée que Napoléon alla camper à l'Escurial. C'était compréhensible. Mais, continua-t-il en s'adressant au gouvernement de Louis-Philippe, quand on est très avare de gloire, il ne faut pas l'être tant de liberté... » Et enfin, ce cri admirable : « Ah ! si notre foi doit mourir, souffrez au moins que nous lui choisissions un tombeau, et que ce tombeau soit la liberté du monde ! C'est notre foi qui, la première, a levé la noble bannière sous laquelle le genre humain est aujourd'hui en bataille. C'est bien la moindre chose qu'elle puisse s'en servir comme d'un linceul ! »

Tel est le début superbe de cette campagne légale pour la liberté d'enseignement, où la ligne politique tracée par Montalembert fut suivie à travers des vicissitudes et des difficultés de toute sorte, où son activité ne cessa de ranimer les défaillances et les découragements, avec un zèle et une continuité qui nous étonnent, où son éloquence se fit l'incitatrice vigilante du droit, où la victoire enfin apparut aux yeux étonnés de ses coreligionnaires, comme une divi-

nité qu'ils ne connaissaient pas et que plusieurs hésitèrent à reconnaître.

Et c'est de cette campagne que datent ces ripostes vengeresses qui sont, elles aussi, des victoires. A l'adresse du *Journal des Débats*, qui avait insinué que la Charte n'avait pas été faite par les catholiques, ni pour eux, mais contre eux : « Mais vous, réplique Montalembert, avez-vous fait le soleil ? Cependant, vous en jouissez. Avez-vous fait la France? Cependant vous êtes fiers d'y vivre. Eh bien ! la liberté, c'est notre soleil. Il n'est donné à personne d'en éteindre la lumière. La Charte, c'est le sol sur lequel nous nous appuyons pour vous combattre quand il le faudra ; il n'est donné à personne d'arracher ce sol de dessous nos pieds. » A l'adresse de M. Thiers, qui avait dit : « Il est temps de mettre la main de Voltaire sur ces gens-là ! » l'apostrophe fameuse : « Nous ne sommes pas à craindre pour vous, mais nous ne vous craignons pas... Nous sommes les fils des croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ! »

Ce serait mal définir l'attitude de Montalembert vis-à-vis des temps nouveaux et mutiler sa pensée que de passer sous silence le rôle qu'il joua dans les questions extérieures. Tout un côté de sa physionomie morale serait laissé dans

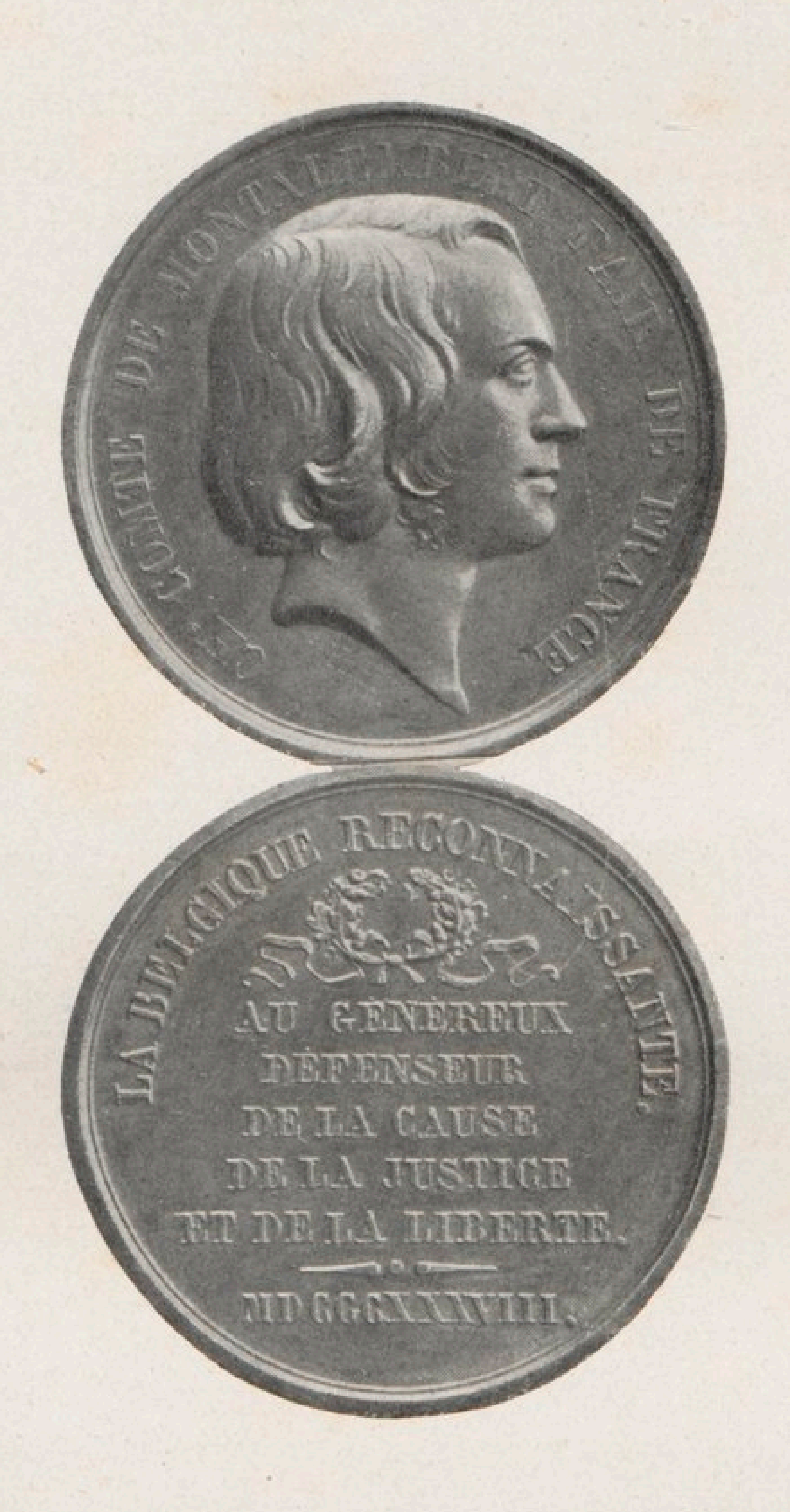
l'ombre, si l'on ne faisait ressortir l'invincible attrait qu'éprouvait son cœur pour les peuples opprimés, et si l'on ne conviait, en quelque sorte, à s'associer à son centenaire les clients illustres qu'il défendit : l'Irlande et la Pologne, l'Italie courbée sous le joug autrichien, la Belgique sous le joug hollandais, la Suisse et les États Pontificaux dévastés par la Révolution. Il était partisan du principe d'intervention, mais non à la manière de M. de Metternich, qui n'y voyait qu'une compensation d'intérêts; et sans vouloir troubler en rien la paix de l'Europe, il la concevait non comme un équilibre de convoitises opposées qui se contrarient, mais comme la stabilité même du droit.

Il croyait à l'équité internationale; il n'admettait pas que la France « fût noyée dans un océan d'intérêts matériels et plongée jusqu'au cœur dans la betterave et le bitume ». Et nul n'a prophétisé en termes plus passionnés la revanche éternelle des victimes de l'histoire. « La Pologne écrasée... rappelle le géant de la fable qu'on avait voulu anéantir en l'écrasant sous l'Etna. Loin de l'anéantir, chacune de ses agitations faisait trembler la terre et éclater les volcans... Le droit lui-même, après tout, n'est qu'un mot, mais c'est un mot immortel; c'est

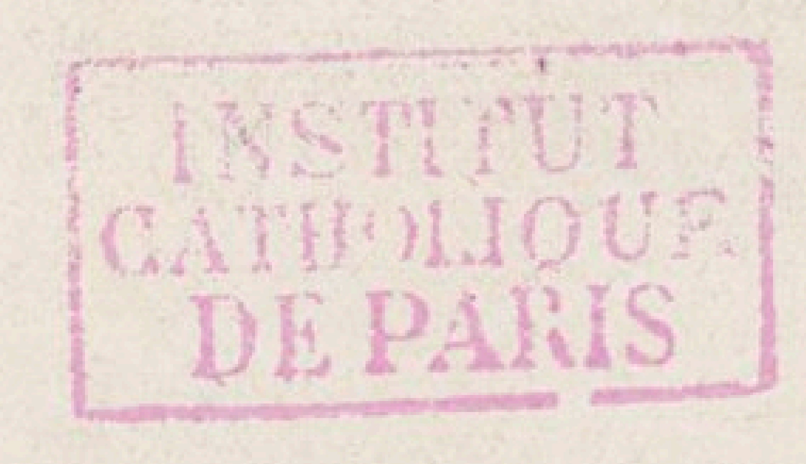
une force que rien n'étouffe, qui vit dans le fond des cœurs, qui y vit comme d'une flamme inextinguible, et c'est à sa flamme que Dieu allumera un jour l'incendie de sa justice et de sa vengeance. »

Les Belges se doivent à eux-mêmes de rappeler aujourd'hui avec reconnaissance le souvenir des journées de 1830 et 1838. Personne n'accueillit et ne salua la Révolution de septembre avec autant de sympathie et d'enthousiasme que Montalembert.

Il y voyait presque l'accomplissement de ses prédictions, et bientôt les liens étroits de la famille rendirent cette sympathie plus ardente et plus vive. A partir de ce moment il devient presque un des acteurs du drame qui se joue autour de nos premières années de liberté; sa parole et sa plume interviennent sans cesse en sa faveur, et lorsqu'en 1830 il est question de séparer de nous une partie du Limbourg et du Luxembourg, c'est avec indignation qu'il fait retentir la Chambre des pairs de ses accents, c'est avec une conviction entraînante qu'il y défend le droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes, c'est avec un dévouement de tous les jours qu'il essaie de réveiller l'opinion publique française et de galvaniser le courage



MÉDAILLE OFFERTE AU COMTE DE MONTALEMBERT APRÈS SON DISCOURS EN FAVEUR DE LA BELGIQUE A LA CHAMBRE DES PAIRS EN 1838.


INSTITUT
CATHOLIQUE
DE PARIS

de nos concitoyens. Une médaille frappée à Bruxelles porte cette inscription : « Au généreux défenseur de la cause de la justice et de la liberté. La Belgique reconnaissante. » Renouvelons aujourd'hui cet hommage rendu à la noblesse souveraine de son caractère !

Mais, dit-on, il fut un vaincu.

Eh! qu'importe? Ce n'est pas le succès, c'est le courage que nous célébrons ici.

D'ailleurs, fut-il un vaincu? Le fut-il, alors qu'il dota son pays d'une liberté que Napoléon et les rois très-chrétiens et le roi-citoyen lui avaient obstinément refusée? Fut-il un vaincu, celui qui coordonna, qui disciplina les forces catholiques, divisées et opposées entre elles, qui en fit une grande armée, jusqu'au jour où la défaite suivit de près l'oubli du mot d'ordre qu'il lui avait donné?

Sans doute, le second Empire mit un terme à son action politique. Quoi d'étonnant? Les bouches indépendantes se taisent lorsque la tribune n'est plus qu'un des ustensiles et une des ironies du pouvoir, et les épées des courtisans ne sont point celles dont on se sert pour combattre.

Sans doute, il n'a pas revêtu de hautes charges. Il n'a été ni ambassadeur, ni ministre, ni

même chambellan. Il ne l'a point voulu. Mais comparez-le, si vous voulez bien, à ceux qui furent les victorieux de son temps, et dites si leur sort vous paraît meilleur que le sien? Qui donc songe avec une reconnaissance émue à M. Thiers, à M. Molé, au chancelier Pasquier, pour ne point parler de l'héroïque M. Dupin et de l'ineffable M. Isambert? Ils n'ont laissé derrière eux que la poussière de leurs ambitions, le vain bruit de leurs querelles et l'écho d'un souvenir qui répète à peine leur nom. C'est qu'ils n'avaient point fixé leur âme à ce qui est permanent et qu'ils n'avaient point rattaché leurs actions passagères à quelque chose de plus durable que leur propre vie.

L'admiration et l'amour pour les morts n'est possible que par une communauté de sentiments impérissables, et les sentiments éphémères ne les engendrent point. Les cœurs des générations à venir ne se troublent et ne s'émeuvent qu'à la pensée de ceux dont le cœur fut assez brûlant pour rayonner à travers les ténèbres des années et à travers la pierre même de leur tombeau. Et telle est la destinée de Montalembert : car l'idéal catholique, qu'il a servi, n'est ni d'hier, ni d'aujourd'hui, mais de toujours. Chacune des victoires remportées

par ceux qui luttent pour le même idéal fait revivre son nom; elles viennent toutes, comme d'instinct, se ranger autour de sa tombe, et les palmes qu'elles portent s'inclinent silencieusement vers lui. C'est là le vrai cortège de son triomphe !

Mais, peut-être, la récompense qu'il eût préférée est celle que le vulgaire ne connaît pas. Il n'est point de jeune homme à l'esprit ardent et généreux qui ne s'interroge un jour et qui ne se demande, comme Dante, aux heures solitaires où l'on médite sur son avenir, qui sera son maître et son guide. Et beaucoup se disent alors tout bas, dans la ferveur de leur jeunesse et de leur pensée : « Je voudrais imiter Montalembert ! » et, mêlant les vœux qu'ils forment et le modèle qu'ils ont choisi, ils les unissent dans une même prière. C'est ainsi qu'il vit parmi nous et qu'il nous parle encore !

« Hommes qui aimez la gloire, proclamait Chateaubriand, soignez votre tombeau; couchez-vous-y bien; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez. » Montalembert n'aimait point la gloire sous cet aspect théâtral et n'a point soigné son tombeau. Mais qui ne préférerait au rocher stérile où s'éternise l'ennui de René, la sépulture vivante où Montalembert est enseveli?

*

Là se taisent les bruits des flots et des passions; là règne l'éternelle sérénité de la cité de Dieu. « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix s'y sont donné un baiser. La vérité y germe de la terre et la justice regarde du haut du ciel [1]. »

1. Ps. 84.

DISCOURS
DE M. HENRY COCHIN

MONTALEMBERT ET L'ART CHRÉTIEN

(Sténographie)

ÉMINENCE, EXCELLENCE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Vous ne serez pas surpris que ma première parole, après le discours éloquent que vous avez entendu, soit un hommage à la Belgique, fidèle, reconnaissante, qui honore les grands hommes qui l'ont servie, aux catholiques belges, fidèles, reconnaissants, qui savent leur élever le tombeau glorieux qu'ils ont mérité.

Cette pensée s'augmente d'une grande reconnaissance à l'honneur que vous m'avez fait de m'inviter, moi, Français, à venir aujourd'hui m'unir à vous, catholiques belges, pour honorer un grand Français.

Pour exprimer cette gratitude profonde, je ne pourrais mieux faire que de rappeler ces paroles que prononça un jour Lacordaire, le grand ami du grand homme que nous fêtons : « La Belgique, dit-il, nous l'aimons comme une sœur, née du même père et de la même mère, née du Christ et de la liberté. »

Je ne peux pas oublier non plus que vous avez invité en moi, aujourd'hui, un membre de la Chambre fançaise, de ce Parlement français que l'admirable parole de Montalembert a éclairé, enflammé, secoué quelquefois et illustré à travers tant d'années, dans ces discussions inoubliables pour la foi et pour la liberté, à la fin de l'une desquelles M. Guizot, qui ne se perdait pas en vains éloges, adressa à Montalembert ces simples mots : « Vous êtes l'éloquence même ! »

Mais il y a autre chose encore, et qui me touche particulièrement. Vous avez voulu qu'en mon humble personne fussent présents ici les amis de Montalembert. Je suis le fils d'un homme qui l'a aimé bien complètement, bien parfaitement aussi, qui l'a suivi pas à pas, jour par jour, qui l'a honoré, aidé, servi, soutenu de son mieux. En venant ici, je lisais hier des paroles de mon père, qui me paraissaient être comme une prophétie de cette belle fête. C'était en 1870, le 1er avril, au lendemain presque du jour où Montalembert venait de quitter cette terre; Augustin Cochin, à la fin d'un discours prononcé en son honneur, s'écriait : « Ma tendresse fidèle salue d'avance le jour où l'on rendra pleine justice à Henri Lacordaire et à Charles de Montalembert. Dans les régions pures où

leurs vertus ont porté leurs âmes, ils peuvent attendre en paix le dernier jugement de Dieu et des hommes ! »

Il me semble vraiment qu'il est venu ici, en Belgique, ce jour de la justice, de l'honneur que prévoyait mon père. Il semble, après avoir vu passer devant nos yeux le beau, noble, véridique tableau qui vient d'être tracé avec tant d'enthousiasme, en entendant les applaudissements sans fin de cette magnifique assemblée, il semble qu'un voile se lève. Un monument superbe apparaît, non pas un monument de pierre : un véritable monument de vie. Montalembert est là devant nous, tel qu'il fut, tel qu'il voulut être, conforme à son vrai idéal, à sa foi. Nous le voyons avec le temps qui a passé et la perspective historique, dégagé de tout ce qui a pu, par les haines, les passions adverses, les injustices et les contradictions de la vie, voiler, fausser les pures lignes de cette grande figure. Nous le revoyons lui-même, dans son véritable lui-même et si je me permettais d'emprunter un vers audacieux, mais véridique, à un de nos derniers romantiques, je dirais qu'il apparaît devant nous

Tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change !

On vous l'a montré et on vous le montrera

grand citoyen, défendant le droit et la liberté, grand catholique, historien et défenseur de sa foi, défenseur de la vérité et de la liberté religieuse. Il m'est très doux de pouvoir vous dire en quelques mots aussi, comment il aima, dans la religion catholique qui lui était chère, la beauté; comment il voulut faire connaître l'art chrétien et le défendre aussi, [redacted]. Cet aspect complétera l'image que nous devons nous faire de lui, et contribuera à nous faire mieux comprendre l'ensemble de sa figure. Car, partout et toujours, Montalembert fut un poète. Et, ici, ce qui va nous apparaître surtout, c'est le poète.

Son Éminence le cardinal Mercier, tout à l'heure, nous disait que la vie de Montalembert est un poème, et ce mot m'a frappé dans ses paroles, car il était bien conforme au résultat de mon étude et de ma méditation. Je voudrais donc seulement développer la pensée qu'il a si justement exprimée.

Combien n'y avait-il pas de poètes parmi les hommes de la génération qui vint au monde après la Révolution française ! Nés et élevés dans les souvenirs récents de ces années poignantes, si pleines, par moments, de grands espoirs et, le lendemain, de douleurs effroyables,

il semble qu'alors tous les hommes de quelque hauteur d'âme aient eu une sensibilité exquise et une imagination vibrante, pour ressentir et se représenter les douleurs et les joies, les événements de la vie de chaque jour et ceux de la vie publique. Combien de poètes dans cette génération, parmi ceux même qui n'ont jamais fait un vers ! Combien de poètes lyriques — car ce sont des poètes lyriques — qui se suggèrent à eux-mêmes l'émotion de l'amour, de la haine, de la peur, de la volupté, du malheur et du bonheur idéal !

Montalembert est un de ces lyriques; mais c'est un poète sacré. Et l'on peut dire, quand on considère d'ensemble toute sa vie, que c'est une suite d'admirables poèmes qui se succèdent les uns les autres et qui se mêlent les uns aux autres. A chacun des moments de cette vie, chacune de ses éloquentes paroles est un chant de foi, de charité, d'espérance. Il est toujours mis en mouvement par une inspiration vibrante. C'est pour cela que son action est restée, et que partout où il a passé, il a laissé sa trace. Son action pour la beauté religieuse, pour l'art chrétien est un de ses plus beaux poèmes, des plus purs et des plus parfaits.

Comme les débuts mêmes en sont pathéti-

ques, beaux et charmants ! On ne peut songer sans émotion à l'heure, au jour, où l'amour de la beauté chrétienne, de l'art chrétien, entra dans ce cœur et en prit définitivement possession ; car elle y entra comme une lumière, comme une consolation, comme un bienfait. C'était en 1832, à Rome, jour et heure vraiment douloureux pour l'admirable jeune homme. Il n'avait pas beaucoup plus de 20 ans et déjà, dans cette tête et dans ce cœur féconds, s'étaient agités plus de pensées, plus de rêves généreux, plus d'ambitions humaines et surhumaines, qu'il ne s'en agite dans bien des têtes d'hommes publics, pendant le cours de très longues vies. Et, à ces rêves, à ces ambitions, succédait une douleur cruelle, affreuse, une déception absolue, la fin d'une entreprise adorée — bien pis encore — la perspective trop certaine de la séparation d'une amitié sublime et tendre, la révolte peut-être contre la foi de l'ami tendrement aimé.

C'était le moment, vous vous le rappelez, où Lacordaire, peut-être plus découragé que lui, venait de le quitter en lui adressant, dans une dernière lettre, ces mots, pathétiques et doux : « Notre ciel n'a plus d'azur, nos violettes sont fanées. »

Eh bien! Dieu voulut qu'à cette heure-là vint

luire tout justement pour Montalembert la consolation d'un ciel immaculé, et s'ouvrir pour lui des fleurs incomparables qu'il n'avait qu'à se baisser pour cueillir.

D'abord, il trouva l'amitié. Et quelle amitié ! Il en est bien peu parmi vous, j'en suis sûr, qui n'aient pas présent à l'esprit ce livre, un des plus délicieux livres du XIXe siècle, ce *Récit d'une sœur*, où Mme Craven a pieusement recueilli tant d'amour, de foi, de poésie, un livre qui n'est pas le plus beau des romans, parce qu'il n'est pas un roman : il est la vérité même. Relisez ce charmant récit; voyez passer ces êtres d'exception que la main d'une sœur y fait revivre pour nous, dans les plus doux des sentiments humains bénis de Dieu, pour les mener jusqu'à la douleur et la mort; vous saurez alors quel recours et quel charme Montalembert trouva à cette heure de sa jeunesse pour panser les plaies de son cœur blessé.

Il se trouva accueilli en frère dans ce groupe exquis, embaumé des vertus et du charme d'Albert de la Ferronays et d'Alexandrine, sa femme. Auprès d'eux, il y avait ce rare et précieux ami, qui avait été le précepteur d'Albert, Rio, un des hommes que Montalembert a le plus tendrement aimés dans sa vie. Fut-il le

maître ou le disciple de Montalembert, ce Breton au cœur chaleureux, à l'esprit têtu pour le bien? Je ne sais pas. Mais je sais bien qu'il fut son compagnon inséparable dans la lutte pour la beauté de l'art chrétien. Rio veillait, travaillait, suivait Montalembert dans tous les combats, l'acclamait, redoublait sa force, sa puissance et son ardeur.

Voilà donc Montalembert avec ses trois amis.

Voilà le refuge que le Ciel lui avait préparé à Rome. Mais disons tout. Rome aussi était son soutien. Rome est une force et une consolation. Rome aussi est une amie. Elle est la seule ville au monde dont on parle presque comme d'une personne. Gœthe disait : « On aime Rome comme une femme, » et quelle femme? Pétrarque, au moyen âge, la considérait comme une vieille mère; il la voyait antique, mais belle encore et admirablement belle, superbe et adorable sous la couronne de ses cheveux blancs. Il s'adressait à elle pour la supplier de rajeunir, pour lui demander la force, la vie, la consolation. Toujours elle revit et elle redonne la vie. Toujours elle se dresse comme la plus belle des figures, à travers l'histoire de l'humanité, illustrée par les gloires de l'antiquité latine, sur les ruines de laquelle s'élève, par la voix du Christ,

la consolation, la joie, le bien infini de l'unité et de l'autorité.

C'est devant cette image de Rome catholique, de Rome pontificale que la Providence voulut qu'à cette heure-là, Montalembert se trouvât plein d'émotion, de foi et de désir du bien.

Et puis, il ne faut pas oublier encore un compagnon providentiel de cette heure : c'est Dante. De ce jour jusqu'à la fin de sa vie, la *Divine Comédie* est sa lecture de tous les jours. Il y a un exemplaire du divin poème qui ne l'a jamais quitté; il l'a emporté avec lui dans tous ses voyages. « Ce volume, dit-il, a fait naufrage avec nous dans la Méditerranée ! » Et cela lui paraissait comme un symbole. La *Divine Comédie* lui enseignait l'art, et l'art chrétien. Ce poème, qui est le plus beau poème du monde, ce poème tout entier fondé sur la foi catholique et la théologie catholique, développe en même temps l'idéal de beauté le plus complet et le plus noble qui ait jamais été conçu par l'homme.

L'amitié, Rome, Dante. Telles furent ses maîtres d'esthétique catholique.

Et alors, en une pareille compagnie et une pareille inspiration, que furent ces charmantes promenades, ces délicieuses et inépuisables aventures d'Italie? Tous ceux qui aiment les

arts et la beauté connaissent ces promenades, connaissent ces aventures où, à chaque pas, le passé nous saisit, le présent nous ravit. Montalembert, dans la disposition où nous le savons, voyait tous les trésors d'art catholique se développer à ses yeux dans une nature admirable. Il les illustrait par les mots merveilleux d'une poésie éternellement belle. Il y a dans ses promenades italiennes de petites scènes que l'on ne peut pas oublier. Il y en a une, que Rio nous a racontée et à laquelle il ne pouvait songer sans larmes dans les yeux. Les amis allaient à pied de Rome à Naples; un soir, on s'arrêtait sur le penchant de l'Apennin du côté de Frosinone, à voir le soleil se coucher derrière les montagnes roses. On s'était assis dans les broussailles et l'on contemplait en silence. Mais Montalembert avait tiré de son havresac le petit volume. Rio revoyait la scène dans son moindre détail, l'heure, le lieu, les arbres au premier plan, la route poudreuse, une couleuvre qui la traverse rampant dans la poussière; il lui semblait voir encore la couleur du ciel.

Je n'ai pas vu la couleur de ce ciel; mais je connais les ciels d'Italie vers la fin de l'hiver, avec leurs bleus tendres et leurs petits nuages laiteux. Il me semble que j'aperçois bien celui-ci.

Je suis sûr que sa couleur devait être, à peu près, ce que Dante dans la *Vita nova* a nommé « couleur d'amour ».

Devant cette nature, sous ce ciel, Montalembert, jeune, beau, mélancolique et recueilli, lisait Dante. Quel passage avait-il choisi? Le passage inoubliable où il s'agit des cloches du soir et de la tristesse des voyageurs. « Déjà, c'était l'heure qui tourne vers la terre les désirs des navigateurs et leur attendrit le cœur, le jour où ils ont dit à leurs doux amis, adieu; c'était l'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend au loin une cloche, qui semble pleurer le jour qui se meurt... »

Dante fut le maître et le compagnon de chaque jour dans ces voyages où Montalembert poursuivait l'image de la beauté chrétienne. Les lectures de Dante se renouvelaient chaque jour. Ses amis ne l'écoutaient pas tous dans le même sentiment. Lamennais préférait entendre les *Cantiques de l'Enfer;* les plus terribles images étaient ce qui l'attirait le plus; il se figurait Dante, comme dans la légende de Vérone sans doute, les cheveux roussis par le feu des cercles de douleur et la figure toute froncée de rides d'angoisse. Albert de la Ferronays préférait le poète du printemps et de la beauté; il suivait

Mathilde le long de la rivière parmi les fleurs, et surtout il voyait se profiler au loin, dans la forêt sacrée du Paradis terrestre, l'image immatérielle de Béatrice.

Chacun y prenait ce qu'il voulait, chacun y trouvait sa part; mais tous s'en illuminaient et s'en consolaient; et cette consolation inonda de lumière l'âme de Montalembert.

Cependant les voyages italiens se continuaient; on allait à Orvieto, à Sienne, à Florence; on passait les Alpes et on gagnait l'Allemagne. On arrivait à Munich. C'est là, chacun le sait, que la rupture finale devait s'accomplir entre Montalembert et son ami rebelle. C'est là que sa soumission virile et filiale à l'Église le laissa seul, et c'est là qu'il prononça ces admirables paroles : « Un chrétien a toujours son âme à sauver et son prochain à servir. »

Et alors, pour sauver son âme et pour servir son prochain, il va devant lui avec cette ardeur qui ne lui fit jamais défaut, il va à la découverte, pour connaître dans sa beauté cette Église catholique au service de laquelle il s'est voué depuis son enfance, pour la servir encore dans une œuvre d'amour et de propagande passionnée.

C'est alors que commencent ces grands voyages à travers l'Allemagne, la Pologne, les



STATUE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE
DANS L'ÉGLISE DE MARBOURG OU ÉTAIT SON TOMBEAU.

Pays-Bas, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la France, tout autour de l'Europe, ces voyages qu'il a continués tant qu'il a eu des forces, dans les intervalles et les moments de liberté que lui laissa sa vie publique. Dans ces voyages d'étude, de travail, de science accumulée, il s'efforça de connaître tous les hommes qui alors se consacraient à l'histoire du passé et à celle de l'art. Tantôt seul, tantôt avec Rio ou Albert de la Ferronays, il alla chercher partout où ils étaient les maîtres nécessaires à son esprit. De là datent surtout ses conversations avec les érudits de l'Allemagne, Görres, Boisserée, et ses profondes études de la symbolique chrétienne.

Des voyages artistiques de Montalembert, tout le monde connaît l'épisode le plus délicieux; on vous le rappelait tout à l'heure. C'est l'arrivée à Marbourg, et la rencontre avec sainte Élisabeth. Qui ne se rappelle le récit qu'en a laissé Montalembert : le soir dans une auberge, le petit almanach banal, le nom de la sainte qui attire ses yeux. Son âme est orientée : une grande dame s'est présentée à lui, vierge exquise, épouse tendre, veuve pieuse et douce, une sainte de charité et de bonté. Il va se consacrer à elle; raconter son histoire en un livre admirable; elle va embaumer et ravir son cœur. Pour

le poète chrétien s'est renouvelé le miracle des roses.

Il avait déjà commencé à écrire l'histoire pieuse quand il retourna en Italie et qu'il retrouva, à Pise, Albert et Alexandrine, toujours pleins de foi et d'amour, plus rapprochés de la sombre destinée. Il les ravit par l'admirable découverte qu'il vient de faire. C'est encore ici une des belles scènes du poème de cette vie.

C'est à Pise que Montalembert lut à Albert et Alexandrine, époux chrétiens, le chapitre qui a pour titre : « Comment le jeune duc Louis fut fidèle à la chère sainte Élisabeth et comment il l'épousa; comment le duc Louis et Élisabeth vivaient ensemble, devant Dieu, dans le sacrement du mariage. »

Après Pise, Montalembert rentra en France, toujours à la recherche des monuments de la beauté chrétienne. C'est alors qu'il visita quelques-unes des solitudes de ces moines d'Occident dont il devait plus tard raconter les gloires, Solesmes surtout et la Grande Trappe.

Désormais, sa récolte est faite d'impressions, d'images, de souvenirs. Il sent, dans son cœur, bouillonner l'émotion intense de ce passé grandiose d'honneur, de foi, d'idéal, et un inépui-

sable enthousiasme. Il en construit dans son imagination féconde d'admirables monuments où les noblesses du passé s'unissent aux désirs du présent; la beauté sociale de la religion qui illumina ses pères et ravira ses descendants lui apparaît dans un rêve complet et sublime où se mêlent les grandeurs du passé, du présent et de l'avenir.

Il a des phrases que l'on voudrait pouvoir graver sur la pierre tant elles sont belles et significatives : « Les longs souvenirs font les grands peuples », et encore : « Il faut mettre notre liberté renaissante sous la protection des anciens jours. » Il concevait dans la beauté de l'art chrétien et sous les voûtes des cathédrales l'alliance de toutes ces admirables institutions sociales du christianisme médiéval avec les libertés religieuses qu'il rêvait pour les temps nouveaux. Tout cela, dans sa pensée, se touchait, voisinait, se rencontrait dans un ensemble lumineux; toutes ses pensées étaient communes et il ne voyait jamais dans aucune d'entre elles aucune contradiction, puisqu'elles naissaient toutes du même idéal de liberté, de vérité et de beauté. Ainsi concevait son âme d'artiste et de poète; mais n'oublions jamais que c'était éminemment une âme de croyant. A aucun moment,

dans tout ce développement de pensée ardente, n'est absente la pensée religieuse, n'est absent l'Évangile.

C'est ce qui fait qu'il trouve des joies infinies dans toutes ces œuvres d'art religieux qui ne sont que des expressions réalisées de l'Évangile. Il a ces palpitations que tout artiste, que tout archéologue éprouve devant un monument, une sculpture, une fresque, une église, quelque débris sublime d'un art exquis d'autrefois. Mais cette joie pour lui s'augmente de toute la conception d'un idéal social et religieux. Il a de ces cris, quand devant ses yeux se découvre quelque œuvre d'art chrétien : « Ah ! c'est passer de l'exil à la patrie ! »

Son cœur se fond en admiration, en joie, bien plus, en profonde et religieuse dévotion. Entendez-le quand il s'agenouille sous une voûte sainte : « Mieux vaut une larme à l'abri de ces vieilles colonnes que toutes les joies et tous les triomphes. »

Il avait vraiment trouvé son refuge, il avait vraiment trouvé dans l'art chrétien un recours et une consolation qui ne devaient jamais lui faire défaut, ni dans les douleurs de sa jeunesse, ni dans aucune des luttes ou des défaites de sa vie. Toujours il y est revenu ; toujours le même

attrait l'a ramené vers les grandes expressions de la pensée religieuse, auxquelles il ne faut pas oublier d'ajouter encore cet art, le plus religieux de tous les arts : la musique.

La musique qu'il aima dès sa plus tendre jeunesse, c'est la vraie musique religieuse, la musique venue de l'âge des cathédrales, ces antiques prières déroulées depuis les siècles sous les arceaux des voûtes bien-aimées. Il avait commencé tout jeune à l'aimer. Ce fut d'abord le soir dans la chapelle du château féodal de La Roche-Guyon, chez ce saint cardinal de Rohan, qui eut tant d'influence sur sa jeunesse. Quel délice ! — « C'est, écrit-il à Cornudet, une musique céleste, une obscurité mystérieuse ! »

Son âme y trouve déjà un charme infini. Plus tard, c'est à Solesmes ; là le charme est complet ; là se déploie tout entier le poème du culte catholique. Là, il a appris à connaître ces mélodies charmantes et bienfaisantes, où nos pères du moyen âge savaient trouver tant de dévotion et de charme : *Dulcis cantilena, quæ corda fidelium mitigat ac lætificat.* « Ce chant si doux qui apaise les cœurs des fidèles et qui les réjouit [1]. »

Il aimait s'y laisser apaiser et s'en laisser

1. ORDERIC VITAL.

réjouir ! La musique achevait l'œuvre de joie que les autres arts chrétiens avaient commencé en lui.

Joie, paix, douceur, jouissance d'âme, il ne faut pas croire qu'un homme comme Montalembert pût s'en tenir là. Il n'y avait rien en lui de ce qu'on appelle un *dilettante*. Sa pensée ne pouvait pas se contenter de se sentir bercée par un doux rêve mélancolique et par cette subtile volupté que l'on a appelée la nostalgie du passé.

Cela ne pouvait pas suffire à Montalembert. A côté de son cœur de poète, je l'ai dit, il y avait son cœur de chrétien; l'art pour lui c'était un témoignage de la foi. Or, la foi doit être proclamée et défendue. N'oublions pas qu'il y avait encore en lui le gentilhomme, il y avait le chevalier, il y avait le croisé ! Il ne lui suffisait pas d'aimer les choses et de s'y complaire, il eût frémi d'horreur s'il eût entendu murmurer cette parole mélancolique et égoïste que l'on cite d'une dame de la même époque que la sienne : « Je n'aime pas l'espérance : elle nous prive du plaisir de la résignation. »

La résignation, ce n'était pas l'affaire de Montalembert, mais l'espérance au contraire a rempli sa vie. Si parmi les grandes vertus de

la religion du Christ, il en est une qu'il ait constamment tenue au premier plan, c'est assurément l'espérance. C'est avec l'espérance et pour l'espérance qu'il a toujours lutté.

Lutter fut sa vie. Comme il lutta dans l'arène politique, il voulut lutter aussi pour l'art, pour la beauté chrétienne. Son courage pour la lutte et la bénédiction du Ciel sur ses armes de combat, il les trouva au cours même de ses pèlerinages d'art et d'amour, dans ce séjour de paix où fleurissent les fleurs les plus exquises et les plus délicates de la piété mystique, dans ce lieu de doux mystère, d'ascétisme souriant, de délicieuse austérité, dans le cloître béni de Saint-Marc de Florence. Montalembert pleura de tendresse dans les cellules de Fra Angelico, se fondit de joie devant la grande *Déposition de Croix* de la Salle capitulaire; et non seulement il contempla, non seulement il médita, mais devant cette admirable peinture qui est une vivante et parlante prédication, il se laissa entraîner par le maître peintre mystique, et il adressa à Dieu une prière.

Cette prière commence par ces mots : « Donnez-moi part, Seigneur, à cette componction immense ! »

Il y eut part, comme il le méritait. Et avant

de finir sa prière, il prit la confiance d'adresser à Dieu une demande. Il hésita un peu lui-même sur la grâce qu'il allait demander à Dieu. Il dit : « Je devrais borner ma prière à une demande de soumission. » Et il la fit assurément cette demande. Mais ce n'était pas encore tout ce qu'il voulait demander. Au dernier moment, son âme de combattant lui inspire encore ce vœu sincère : « Oui, l'entraînement de l'amour, voilà ce que je demande ! »

Il le demanda et il l'obtint. L'entraînement de l'amour le conduisit sur tous les champs de bataille. Il n'oublia jamais — comme il nous l'a dit dans les *Moines d'Occident* — que ses ancêtres ont tenu une épée, et si lui-même il tient une plume, il veut que cette plume soit une épée.

Son amour pour l'art est une bataille aussi. Après la contemplation, après la prière, il relève la tête. Il regarde à droite, il regarde à gauche, Il s'aperçoit que cet art tant aimé a ses contradicteurs, ses négateurs, ses ennemis. Il entreprend de le défendre.

A l'heure où nous sommes, la beauté des œuvres d'art du moyen âge, des églises catholiques, des peintures, des mosaïques, des statues, est chose si incontestée qu'elle ne nous

paraît pouvoir être niée que par une grossière ignorance. Le moindre objet qui reste de ces temps privilégiés en est arrivé à se payer au prix de l'or, et c'est en vain souvent que la vieille Europe les dispute aux Amériques.

En 1830, on n'en était pas là.

L'histoire des variations du goût artistique parmi les hommes est une chose bien étrange et des plus difficiles à comprendre. Songeons bien à ceci : les deux derniers siècles de l'histoire de la monarchie française sont une époque — au point de vue des lettres, des arts — d'un goût exquis et raffiné, une des premières époques de notre histoire! Eh bien! les hommes de ces générations-là, les mêmes hommes qui ont poussé l'art d'écrire et l'art de bâtir, le goût en général, à une si rare perfection, avaient une haine profonde, un mépris absolu et une complète inintelligence de l'art du moyen âge.

Si vous en voulez un témoignage d'autant plus probant qu'il est absolument banal et n'a pu être préparé pour les besoins de la cause, ouvrez tout simplement un dictionnaire de l'époque de Louis XIV, Trévoux, si vous voulez. C'est un livre usuel et bien connu. Vous trouverez au mot « gothique » une définition qui vous prouvera que ce mot, qui nous ouvre à

nous un horizon de beauté et de poésie, s'employait communément pour désigner une chose grotesque, ridicule, surannée, une chose, pour me servir de l'expression de Molière, « qui pue étrangement son ancienneté » !

La tranquille affirmation du dictionnaire nous sera confirmée par le témoignage de tous les grands écrivains. Vous pouvez, hélas ! consulter tour à tour Bossuet, La Bruyère, Fénelon ; — pour Fénelon, il y a une nuance : il n'ose pas dire qu'il aime l'art gothique, mais il hésite un peu, et je pense bien qu'à de certains moments son âme mystique et délicate a senti flotter sur elle quelque émotion, le soir, sous les voûtes et à travers les colonnes de sa cathédrale de Cambrai ; il reconnaît quelque élégance dans les lignes, quelque mystère pieux dans la lumière voilée, quelque majesté et quelque grandeur, mais il s'excuse presque d'en avoir tant dit et il reconnaît bien vite que les règles des Grecs et les canons de l'art sont contraires à ces lignes et à ces formes ; il n'ose pas confesser son admiration.

Molière, au contraire, crie sur les toits son horreur et sa haine. Le railleur ne raille plus, l'homme d'esprit n'a plus d'esprit, lorsqu'il vitupère cette architecture grotesque d'autre-

fois. C'est pour lui opposer les mérites parfaits de l'architecture de son temps. Dans la pièce où il fait l'éloge du Val-de-Grâce, récemment bâti à Paris, il écrit, et ce n'est pas pour sa gloire, cette incroyable strophe où il flétrit :

> ... le fade goût des ornements gothiques,
> Ces montres abhorrés des siècles ignorans
> Que de la barbarie ont produit les torrens,
> Quand leur cours inondant presque toute la terre,
> Fit à la politesse une mortelle guerre,
> Et, de la grande Rome abattant les remparts,
> Vint avec son empire étouffer les beaux-arts !

Le temps passe; le XVIIIe siècle persévère dans le même goût ou les mêmes erreurs de goût que le XVIIe. Vers sa fin, il se gourme et se raidit encore dans le goût du Directoire, il aboutit à celui du premier Empire; c'est Louis David, ce sont les faisceaux, les angles droits des colonnades; plus que jamais la grâce et l'envolée des cathédrales sont maudits et absolument condamnés.

A travers ces deux siècles personne ne les comprenait-il? Personne... ce serait trop dire.

Il y eut des archéologues au XVIIe et au XVIIIe siècle et au début du XIXe. Eux seuls, par curiosité peut-être, y trouvaient quelque

intérêt. C'étaient les Peiresc, Gaignière, l'abbé Lebeuf, puis Seroux d'Agincourt, Emeric David.

C'étaient surtout les Bénédictins, ceux dont la patiente et méthodique recherche a créé notre histoire de France et à qui notre patrie devra toujours une immense reconnaissance, c'était, par exemple, Bernard de Montfaucon.

L'observation leur montrait qu'une ligne ininterrompue d'œuvres d'art reliait le moyen âge aux temps modernes. Car enfin cette ligne n'avait été brisée que par la sévère rigueur du siècle de Louis XIV. La condamnation systématique de l'art du moyen âge reposait sur des principes tout à fait factices. La preuve, c'est que le XVIe siècle n'avait pas connu pareilles rigueurs. On peut s'assurer qu'un architecte de la pure Renaissance, tel que, par exemple, Androuet du Cerceau, savait encore apprécier et ranger parmi les gloires de la France les vieilles bâtisses du temps de saint Louis.

Au XVIIe siècle même, parmi ceux qu'un enseignement méthodique n'avait pas pénétré des règles absolues (ou soi-disant telles) de l'art gréco-romain, plus d'un se laissait aller à une admiration naïve des œuvres d'art du passé.

A côté des archéologues, il y a les voyageurs. Récemment, j'avais dans les mains les souvenirs

d'un diplomate de l'époque, le spirituel abbé Rucellai. Il voit Notre-Dame de Paris, et la grâce majestueuse des tours lui paraît admirable, et le mystère des nefs digne de la prière. Mais il disait cela pour lui-même, dans ses impressions de voyage; il ne l'eût pas dit impunément tout haut à la cour de Louis XIII, où il allait en ambassade, sans que quelqu'un lui eût rétorqué le goût grec et le goût romain.

Ainsi donc furent les choses pendant deux longs siècles. On avait mis une rature sur toute une immense période de l'art. On avait pris pour bonne et assurée une absurde légende : en envahissant l'empire romain, le roi des Ostrogoths, Théodoric, avait substitué à l'art romain une mode barbare, la mode « gothique ».

C'est cette légende que Molière a répétée dans les vers que j'ai cités plus haut, n'ayant pas eu assez d'esprit pour en démêler l'absurdité.

Malgré les savants et leur science, malgré les émotions des simples, cette légende resta inébranlée jusqu'à l'entrée du XIXe siècle.

Qui en a tout d'abord déclaré la fausseté? Qui a restauré le goût de l'architecture gothique dans notre pays? Il faut bien rendre justice à cet homme étonnant, que l'on rencontre partout au début de l'époque moderne, et qui a

ouvert tant de fenêtres sur l'idéal. Le premier effort est dû à Chateaubriand.

Je ne pense pas qu'il ait très bien compris l'art du moyen âge. Il ne le connaissait pas assez. Mais il en a ressenti au moins l'émotion littéraire, poétique. Il s'est plu aux lignes, aux courbes des arceaux. Il a vu la lune à travers les ruines, il a rêvé sous le porche de ce qu'il nomme « les vieilles basiliques moussues ». Il s'est laissé attendrir par les images de la Madone, par le souvenir des antiques pèlerinages. Il y avait là toute une provision d'images, de métaphores, de symboles, d'impressions que son œil de voyant ne pouvait négliger tout à fait.

Mais pour concevoir tout le bienfait du romantisme envers l'art du moyen âge, il faut aller un peu plus avant dans le siècle. Victor Hugo mérite cet éloge, et cet hommage que Montalembert lui a rendu. Victor Hugo est le premier champion de l'art des cathédrales contre le vandalisme destructeur. Il a rendu les plus grands services, parce que, le premier, il a poussé ce cri : « Guerre aux démolisseurs ! » Il aurait voulu que tout Français ayant le goût de l'art et l'amour de l'ancienne France y mît la même passion que le vieux Romain dans sa

haine de Carthage. Caton disait à la fin de tous ses discours : *Hoc censeo : et delenda est Carthogo!* — « Je pense ceci, et j'ajoute qu'il faut détruire Carthage ! » Nous ne devrions pas, nous non plus, terminer aucun discours sans ajouter ces mots : « Je pense ceci, et j'ajoute qu'il ne faut pas démolir la vieille France ! »

Quand Hugo parla ainsi, Montalembert l'acclama. Montalembert a écrit une de ses plus délicieuses pages sur ce roman singulier de *Notre-Dame de Paris*, qu'il n'aimait pas et ne pouvait pas aimer sans faire bien des réserves, mais qu'il aimait pourtant avec ardeur, qu'il faisait aimer à Rio et à tous ses amis ; un roman, pensez-y, dont le personnage principal, le seul resté vivant jusqu'à nos jours, dont le véritable héros, est une cathédrale !

Mais Montalembert voyait dans la cathédrale bien autre chose que Victor Hugo; pour le romancier, elle n'était qu'un élément littéraire et d'imagination. C'était une figure du passé, avec le charme des choses abolies.

> Arceaux tombés, voûtes brisées,
> Vestiges des âges passés !

Montalembert y voyait l'expression de la vérité et de la vie. Il disait à Hugo : « Là où

vous venez admirer et rêver, moi je viens adorer et prier ! »

Il peuplait les monuments, il y voyait vivre un peuple chrétien ; comme un hagiographe du moyen âge, il concevait à côté des matériaux de pierre insensible et de rude bois, les matériaux sensibles, la pierre vivante, le bois pensant et raisonnable, les pensées, les prières, les hommes, les femmes, les fidèles, les croyants.

Il voyait, il ne voulait voir dans les édifices que la glorification de la foi catholique, que la pensée de la beauté catholique, et c'est pour cela que, tout en continuant jusqu'au bout la campagne avec Victor Hugo, il se détachait de lui dès l'abord.

Cette campagne pour les édifices catholiques, dont je n'ai pas le loisir de vous faire connaître tous les détails, fait honneur à Montalembert d'une singulière manière parce qu'elle nous découvre chez lui, à côté du poète, que jusqu'à présent je me suis complu à vous montrer, un homme absolument pratique, tenace, d'une volonté suivie, d'une activité infatigable et tout à fait efficace. On peut suivre tout le détail de cette action dans la correspondance [1] récem-

1. *Revue Bleue*, octobre 1911.

ment publiée, qu'il a entretenue avec l'excellent archéologue Didron.

Il ne se lasse pas d'aller poursuivre dans les commissions des Chambres des collègues plus ou moins éclairés, mais qui ne savent lui résister, dans leurs cabinets les ministres qu'il presse, qu'il supplie et qu'il maudit derrière eux pour leur lenteur et leur médiocre amour de l'art. Il veut des subsides pour la conservation des monuments. Il veut des encouragements pour les archéologues, et même — il ne faut rien négliger — des décorations, car ce sont choses « si commodes en voyage » !

Il arrive à des résultats étonnants.

Il aide à fonder des revues, il préside des congrès. Il fait créer le Comité des monuments historiques. Et sans cesse il signale telle destruction, telle restauration maladroite. Car, vous le savez, il y a pour lui deux sortes de vandalisme : le vandalisme destructeur et le vandalisme réparateur. Combien il avait raison !

Songeons-y avec reconnaissance : on ne peut dire combien d'admirables monuments, qui font aujourd'hui notre joie, doivent leur conservation à son zèle et à son action inlassable. Nous lui devons combien de joies et combien d'émotions !

On devine avec quelle passion il poursuivit cette guerre — avec plus que de la passion — du « fanatisme » : c'est la seule fois qu'il emploie, en l'appliquant à lui-même, ce mot terrible. Quand il lutte pour l'art, il n'épargne personne. Il aimait à citer le mot de Didron : « En archéologie, je ne connais ni père ni mère ! » A chaque pas, il heurte le vandalisme, et à chaque pas sa colère redouble. Le *badigeonnage* le met en fureur. Il le retrouve en France comme en Belgique.

S'il y a une distinction, elle n'est à l'avantage d'aucun des deux pays. En Belgique, le badigeon est « blanc »; en France, il est « beurre frais ».

Il rencontre aussi des peintures qu'on ne badigeonne pas, mais c'est bien pis ! Il voit un chanoine, au Mans, qui lui explique ses intentions devant des fresques du XVe siècle : « Je les ferai retoucher par quelques-unes de mes dévotes, parce que leur état actuel nuit à la propreté de l'église ! »

Les erreurs qu'il constate dans la musique religieuse égalent en horreur les badigeons et les retouches : un jour, à Saint-Étienne du Mont de Paris, quelle n'est pas sa surprise de reconnaître, en guise de mélodie pieuse, un

refrain qu'il a entendu quelquefois au coin des rues :

Mes amis, quand je bois,
Je suis plus heureux qu'un roi !

Que de profanations, que de ruines, que de pertes irréparables pour l'art et pour la foi ! Les protestations de Montalembert gagnent chaque jour en violence. Ah ! non, ce n'était pas la résignation qu'il avait jadis implorée dans la chapelle de Fra Angelico.

Il avait des amis aussi ardents que lui, et leurs discussions n'étaient pas toujours pacifiques. Il ne nous cache pas qu'un jour, étant à table avec des contradicteurs, il a vu le moment où on allait se lancer les assiettes à la tête.

C'est que son imagination exclusive de poète ne pouvait concevoir la beauté qu'il aimait sans maudire toute autre. Sa rancune contre les hommes au goût étroit qui avaient longtemps proscrit son art bien-aimé, le portait à maudire complètement à son tour l'art qui leur avait été cher. Il est admirable et parfois plaisant dans ses malédictions. A Rome, en 1832, l'amour d'Overbeek l'animait de haine contre nos peintres de la Villa Médicis, et il les traitait sans plus d'affreux barbouilleurs. Il ne voyait

rien qui fût digne de sa pitié dans tout l'art du temps de Louis XV et de Louis XVI et passait condamnation sur le tout par ce mot définitif : « Mais laissez donc le XVIIIe siècle pourrir en paix ! »

Sa passion était toute sa force. Il était, et il fut toute sa vie, admirablement jeune. Sainte-Beuve qui ne l'aimait pas, mais qui l'admirait cependant, dit de lui vers 1850 : « Sa longue jeunesse à laquelle nous sommes accoutumés... » Oui, il fallait s'y accoutumer. Car elle ne finit jamais. Toujours ardent, convaincu, sincère, avec un courage qui ne se ralentit jamais, il donna des coups et ne craignait pas d'en recevoir lui-même. Tel nous le voyons partout et même dans le royaume pacifique de l'art.

Mme Swetchine en souriait, et l'en plaignait, et disait : « Mon pauvre cher saint Sébastien, c'est vous qui recevez tous les traits ! »

Elle le comparait à ce douloureux martyr que l'art chrétien a sans cesse représenté sous la forme d'un jeune homme admirablement beau.



Je crois pouvoir dire que cette jeunesse incomparable, il l'a gardée jusqu'au dernier jour de la vie, jusqu'à ses souffrances finales, alors que

ce n'étaient pas seulement les traits de la lutte qui le frappaient dans son âme vaillante, mais quand son corps même fut transpercé des traits de la douleur.

De mes yeux — j'étais bien jeune, il était presque à la fin de sa vie, je le vois dans des souvenirs lointains, mais je le vois bien vivant — je le vois sur sa chaise longue, avec sa figure douloureuse, mais sa figure toujours incroyablement jeune.

Je le vois entouré des symboles et des souvenirs de sa vie, des portraits, des vues, des moulages d'objets d'art tant aimés. Autour de lui, le délicieux entourage de jeunesse de ses chères filles ; pour le distraire, on lui faisait un peu de musique. Quelqu'un se mettait au piano, et un jour, il m'en souvient, un petit garçon ami prenait un petit violon. Montalembert était jeune, puisqu'il aimait la jeunesse. Les enfants étaient auprès de lui les bienvenus. L'âme délicate du vicomte de Meaux, qui était devenu son gendre, n'en avait pas perdu la mémoire. Il rappelle dans ses souvenirs, en termes bien expressifs, « cette bienveillance attentive de Montalembert, cette sollicitude ardente et minutieuse qu'il avait pour la jeunesse ».

Je n'en ai pas perdu la mémoire non plus ;

car — vous l'avouerai-je? — le petit violon dont je vous ai parlé, c'était moi.

Je laisse sur ce souvenir qui m'émeut, cette trop rapide image, que j'ai tâché d'évoquer devant vous; il me représente cette grande âme sous une forme si simple, si pure, si éternellement jeune, de cette beauté de jeunesse que le Christ de l'Évangile souhaitait à tous semblable à celle des petits enfants, que je ne veux pas aller plus loin.

Je m'arrête à contempler cette âme pure comme celle d'un enfant; il me semble que nous la sentons flotter devant nous, cette âme dont Mme Swetchine disait encore : « Ame de cristal, presque de diamant. » Je l'aperçois sous les voûtes de ces cathédrales qu'il a tant aimées, qu'il a défendues, qu'il a gardées pour nous. Levons les yeux, nous allons la voir planer, dans la lumière des verrières et des roses d'architecture, tout en haut, près de ce point où les nervures des voûtes se réunissent devant le Très-Haut — a dit Montalembert — comme deux mains qui se joignent dans la prière.

DISCOURS
DU RÉVÉREND PÈRE RUTTEN
DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

MONTALEMBERT ET LES ORDRES MONASTIQUES

Deux traits me paraissent dominer la physionomie intellectuelle et morale de Montalembert : il fut, par tempérament et par vocation, un lutteur d'avant-garde et le défenseur chevaleresque de toutes les causes opprimées.

Lutteur d'avant-garde, il fonça toujours avec une vigueur superbe sur tout ce qui était, ou lui paraissait être faux, laid ou injuste, et il a été de ceux qui, au soir de leur vie, peuvent dire d'eux-mêmes, avec une fierté qui n'est pas de l'orgueil : « J'ai tout sacrifié, crédit, influence, puissance, ambition, fortune, nécessité de ma position, de mon avenir, de l'avenir de mes enfants, tout enfin, au désir de traverser la vie la tête haute et sans fléchir, sans transiger avec les partis et les passions de mes contemporains. »

Défenseur de toutes les causes opprimées, Montalembert a trouvé des accents inoubliables pour défendre les petits enfants menacés d'un enseignement athée obligatoire, la Pologne

démembrée, l'Irlande persécutée, les chrétiens d'Orient spoliés et torturés.

N'est-il pas naturel, dès lors, que Montalembert se soit épris passionnément de ceux qui, dans l'Église, furent toujours plus que tous les autres, d'intrépides lutteurs d'avant-garde et, dans le monde, de grands méconnus?

Autour du clergé séculier, nécessairement plus sédentaire, ce qui ne veut pas dire moins méritoire, les religieux forment dans l'Église les équipes volantes toujours prêtes à s'élancer vers les points les plus menacés. Aguerris et assouplis par une discipline austère, ils restent à travers les âges de rudes batailleurs, qui ne comptent pas leurs ennemis, ne craignent pas les coups et ne s'effraient pas des défaites passagères, car c'est pour eux aussi que le Maître a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Que leur importe que des individualités, si précieuses soient-elles, disparaissent dans la mêlée? leur ordre demeure, et c'est à lui que joyeusement ils se donnent, et au besoin s'immolent.

Montalembert eût éprouvé pour eux une sympathie instinctive, même si son cœur ne l'avait pas entraîné vers eux avec une force irrésistible.

Sans doute, il est beau et il est bon de défendre avec ardeur les droits de ses contemporains, quand on n'a aucun intérêt personnel à les voir triompher; mais ce dévouement, si pur qu'il soit, n'atteint pas le point culminant de l'abnégation chrétienne. Lorsqu'on a réconforté une âme que l'injustice avait meurtrie, quand on a tout sacrifié, plutôt que de laisser s'étaler sans les flétrir l'oppression insolente et le vice impudent, on découvre, à certaines heures, dans l'expression d'un regard, dans la lecture d'une ligne, dans l'accent d'une voix, le témoignage ému d'une reconnaissance dont la sincérité ne trompe pas. C'est un hommage mérité, je le veux bien, et Montalembert n'y fut point insensible, car il faudrait désespérer de l'humanité si l'ingratitude ne restait pas le triste apanage des âmes médiocres et viles.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de plus beau que de combattre pour les vivants : c'est de lutter pour les morts; de se donner à ceux qui ne sont plus là pour vous dire merci et qui n'ont pas même d'enfants pour le faire à leur place.

Celui qui ne sent pas que la grandeur de la vertu se mesure à la grandeur de son désintéressement ne peut comprendre la sublimité de

cette finale de l'introduction aux *Moines d'Occident,* qu'on ne se lasse pas de relire, comme ces symphonies des grands maîtres qu'il faut toujours réentendre, parce qu'elles traduisent toujours les mêmes aspirations, les mêmes rêves et les mêmes angoisses de nos âmes :

« Que de fois dans le silence des nuits, sous le toit du vieux manoir où j'ai écrit la plupart de ces pages, derrière les massifs in-folio où leurs actes ont été enregistrés par une laborieuse postérité, n'ai-je pas cru voir apparaître autour de moi tout cet imposant cortège des saints, des pontifes, des docteurs, des missionnaires, des artistes, des maîtres de la parole et de la vie, issus, de siècle en siècle, des rangs pressés de l'Ordre monastique !

» Je contemplais en tremblant ces augustes ressuscités d'un passé plein de gloire méconnue. Leurs austères et bienveillants regards semblaient errer de leurs tombes profanées, de leurs œuvres oubliées, des monuments dédaignés de leur infatigable industrie, du site effacé de leurs saintes demeures, jusque sur moi, leur indigne annaliste, confus et accablé du poids de mon indignité. De leurs mâles et chastes poitrines, j'entendais sortir comme une voix noblement plaintive : tant de travaux incessants, tant de



CHATEAU DE LA ROCHE-EN-BRENY, EN BOURGOGNE.

maux endurés, tant de services rendus, tant de vies consommées pour la gloire de Dieu, pour le bien des hommes ! Et pour prix la calomnie, l'ingratitude, la proscription, le mépris ! Ne se lèvera-t-il donc personne, dans ces générations modernes, à la fois comblées et oublieuses de nos bienfaits, pour venger notre mémoire ? *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !*

» Point d'apologie, point de panégyrique : un récit simple et exact ; la vérité, rien que la vérité ; la justice, rien que la justice, que ce soit là notre seule vengeance.

» Et alors je sentais courir dans mes veines un frémissement d'ardente et douloureuse émotion. Je ne suis, leur répondais-je, qu'une pauvre poussière, mais cette poussière s'animera peut-être au contact de vos ossements sacrés. Peut-être une étincelle de votre foyer viendra-t-elle allumer mon âme. Je n'ai pour arme qu'une triste et froide plume, et je suis le premier de mon sang qui n'ai guerroyé qu'avec la plume. Mais qu'au moins elle serve avec honneur, qu'elle devienne un glaive à son tour dans la rude et sainte lutte de la conscience, de la vérité, de la majesté du droit, contre la triomphante oppression du mensonge et du mal !... »

Ah ! cette plume de Montalembert, comme

elle a bien servi la cause des vieux moines, comme il en a vraiment fait un glaive étincelant, et l'a vigoureusement brandi contre les vulgarisateurs de tous ces lieux communs, passés, hélas! en chose jugée dans l'esprit de la foule.

On dit les moines riches, avares, cupides, et Montalembert prouve, par des faits irréfutables, que, s'il y eut, à côté d'humbles couvents, d'opulents monastères, aucune fortune ne fut plus justifiée que la leur par son origine et par son emploi. Puis il ajoute ces paroles prophétiques : « Les fils de ceux qui ont partout détruit les monastères ont déjà appris à leurs dépens que de tous les arguments qui ont renversé la propriété monastique, il n'en est pas un seul qui ne puisse battre en brèche la propriété en général... Sont-ils au bout de leurs expériences et de leurs châtiments? L'orage ne se rapproche-t-il pas d'heure en heure? »

On dit les moines ignares, fainéants, fanatiquement opposés aux progrès et à la légitime indépendance de la science; et Montalembert invite leurs accusateurs à citer dans les annales du monde « un corps, une institution, un organisme quelconque qui ait rivalisé, même de très loin, avec les monastères, qui furent, pendant

dix siècles et plus, les écoles, les archives, les bibliothèques, les hôtelleries, les ateliers, les pénitenciers et les hôpitaux de la société chrétienne... De tous les moines, les plus anciens et les plus nombreux étaient les bénédictins, et ce nom est devenu, même dans le langage vulgaire, le type et le synonyme du travail sérieux, modeste et infatigable. »

On dit les moines inutiles, parce qu'il en est parmi eux qui passent une grande partie de leur vie à prier, et Montalembert d'exalter en termes incomparables la fécondité sociale de la prière.

Comme il a merveilleusement compris tout ce que la doctrine chrétienne confère de grandeur et de dignité aux petits et aux pauvres, parce que, dans les desseins de la Providence, l'humble prière de la religieuse cloîtrée, de la femme du peuple peut exercer plus d'influence sur les destinées du monde que toutes les combinaisons des diplomates !

On dit les moines tristes, renfrognés, insensibles, fermés aux affections les plus naturelles et les plus légitimes, et Montalembert a écrit sur le bonheur et l'affection dans le cloître les pages les plus belles qui soient sorties de sa plume. Qui donc a parlé comme lui de cette

religion toute d'amour « qui remplace le crépuscule de nos rêves fugitifs par la radieuse et enchanteresse sérénité de la lumière qui ne s'éteint pas » ? Il avait entrevu, lui aussi, que l'amour véritable n'est pas dans la jouissance, mais dans l'immolation, le poète désabusé et sceptique, s'adressant aux détracteurs des vieux moines : « Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux il leur faudrait user de pierres, avant de soupçonner qu'on puisse aimer comme vous. »

Sans doute, Montalembert s'est bien gardé de dissimuler, ou même d'atténuer les désordres et les abus auxquels n'échappa point l'institution monastique. Il plaçait au-dessus de tout les droits de la vérité, et il se plaisait à répéter que l'Église n'a pas besoin de panégyristes, mais uniquement d'historiens impartiaux. Personne, d'ailleurs, n'a dénoncé le relâchement avec plus d'indignation que les pontifes et les moines restés fidèles à leur idéal. Pour nous, fils de l'Église, son indéfectibilité ne fut jamais mieux prouvée que par sa force de résistance au mal qui eût dû la tuer, si elle pouvait l'être, puisqu'il rongeait ses propres entrailles.

Montalembert nous l'a rappelé : « On ne recommence pas la jeunesse, et on n'en peut ressus-

citer ni le charme ni les orages. » Les ordres religieux ont aussi une jeunesse et un printemps qui ne reviennent pas. Mais quand le printemps a depuis longtemps cessé d'illuminer de son éclatante lumière les frondaisons opulentes, il arrive que l'automne se prolonge, enveloppant d'une lumière plus douce, mais non moins belle, les moissons jaunissantes. Et nous sentons mieux que nous ne pouvons le dire que notre automne à nous n'est pas près de finir !

Par mon faible organe, les moines remercient Montalembert non seulement pour avoir magnifiquement exalté les vertus de leurs ancêtres, mais aussi pour leur avoir rappelé « qu'à l'honneur de la nature humaine, comme du christianisme et de la vie religieuse, les ordres relâchés restent toujours stériles ». Ce qui est mortel pour nous, ce n'est pas le dénuement, la persécution, ni même l'exil, c'est la médiocrité et l'amour de la vie facile.

Que Montalembert soit béni de nous avoir donné cette grande leçon; qu'il soit béni pour toutes les vocations que la lecture des *Moines d'Occident* a fait éclore ; et qu'en terminant, il me soit permis de lui appliquer l'éloge qu'il fit de son ami, le Père Lacordaire : « Il sera, dans l'avenir, comme de son vivant encore plus aimé

qu'admiré, et nul ne contemplera jamais cette fière et noble figure sans qu'une larme surgisse, cette humble larme involontaire qui est le sceau de la vraie gloire et du véritable amour. »

DISCOURS
DE S. E. LE CARDINAL MERCIER

Les émotions fortes sont rebelles à l'analyse, elles fondent dans un mot spontané qui a le droit d'être vulgaire; un de ces mots me monte aux lèvres : *Quel homme que ce Montalembert !*

Dès nos jeunes années, il nous apparut comme le type du chevalier chrétien, du soldat de Dieu et de l'Église.

Je ne m'étonne pas qu'aujourd'hui encore, le recteur de notre Université libre et catholique, quand il veut présenter à la jeunesse universitaire un modèle qu'elle puisse regarder sous ses multiples aspects, — jeune homme chrétien, artiste, écrivain, historien, orateur, polémiste, croyant, pratiquant, catholique jusque dans les moelles,— et ambitionner de copier, je ne m'étonne pas, dis-je, qu'il n'en ait pas trouvé de plus vivant, de plus attirant que Montalembert.

Hier, je méditais cinq mots de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens. Laissez-moi vous les redire et veuillez, tandis que je vous les cite, penser à la vie, à la foi, aux gestes, au caractère, à l'âme de Montalembert. Écoutez, je vous prie : saint Paul termine le portrait du chrétien

qui est de son temps et entend y jouer son rôle.

Vigilate : Soyez en éveil, montez la garde autour de vos âmes et de la citadelle qu'est l'Église. Défendez-vous et attaquez, au besoin, pour mieux vous défendre.

State in fide : Restez debout sur le roc de votre foi. Soyez fidèles à votre baptême et ne doutez jamais de la Providence qui gouverne la vie et les sociétés.

Viriliter agite : Soyez des hommes. Le mot de l'original est intraduisible. Il faudrait pouvoir dire, en un seul verbe, — car l'original n'a qu'un mot — « humanisez-vous », c'est-à-dire faites passer dans votre personne tout ce que comporte de vigueur, de dignité, de générosité le type humain.

Confortamini : Soyez forts ou, mieux, devenez-le, rendez-vous forts. Car la bravoure s'accroît par l'exercice, tout comme le poumon se dilate par la respiration et le muscle se fortifie par les contractions d'un effort progressif.

Et enfin, le cinquième mot de saint Paul est celui qui traduit l'âme de la vie du chrétien : *Omnia vestra in charitate fiant :* faites en sorte

que votre vie entière se transforme en un acte de charité.

C'est même, pensons-nous, pour n'avoir pas assez mûri la signification élevée de cette loi d'universelle et constante charité pour les âmes, que Montalembert a parfois obéi à des enthousiasmes excessifs et cédé à des ardeurs que le Chef suprême de la doctrine a dû un jour tempérer.

Pour sauver les âmes des enfants, il se fait maître d'école.

Pour soustraire les âmes des jeunes gens aux périls que courent leur foi et leur moralité au pied des chaires de l'enseignement officiel, il bataille en faveur de la liberté d'enseignement supérieur et il n'hésite pas à déclarer à son entourage, à vingt ans, que s'il était père de famille il aimerait mieux voir ses enfants croupir toute leur vie dans l'ignorance et dans l'oisiveté que de les exposer à l'horrible chance, qu'il a courue lui-même, d'acheter un peu de science au prix de la foi de leurs pères, au prix de tout ce qu'il y aurait de pureté et de fraîcheur dans leurs âmes, d'honneur et de vertu dans leurs cœurs.

C'est par amour pour l'âme désemparée d'un ami, qu'il lui écrit avec les larmes brûlantes de ses yeux et le sang de ses meurtrissures cette

lettre dont Émile Ollivier a pu dire qu'elle est « un des cris les plus pathétiques qui soient sortis du cœur humain ».

Et pourquoi chez lui cet amour passionné de la liberté et même, à certaines heures, ces emportements contre l'influence prédominante de certains groupes intransigeants?

Parce que l'homme d'action qu'était avant tout Montalembert arrêtait peu ses méditations sur les exigences doctrinales du credo catholique; sa foi simple et généreuse embrassait, d'un seul élan, tout ce que l'Église lui proposait ou pourrait lui proposer à croire et, laissant aux discussions des théologiens l'analyse et l'enchaînement des dogmes et des croyances, il livrait sa pensée et son cœur « aux âmes individuelles, à ces pauvres âmes souffrantes auxquelles des polémistes outranciers montrent l'Église non comme une mère qui a pour domaine les âmes, mais comme une sorte d'organisation politique hérissée de pointes, refoulant au lieu d'accueillir, resserrant les voies au lieu de les élargir ».

Quand Montalembert considère les assises du Concile de Trente ou du Concile du Vatican, il laisse aux Pères de ces religieuses assemblées l'étude du dépôt révélé sur la grâce et le péché

originel, sur l'autorité dogmatique des papes et de l'épiscopat, et comme par instinct, il arrête sa pensée mélancolique sur les branches qui se dessèchent au pied de l'arbre séculaire, sur celles qui, demain peut-être, se détacheront du tronc et que la sève catholique cessera de vivifier.

Mais si cette conception forcément partiale, parce que trop fragmentaire, de l'apostolat se heurte à des écueils, reconnaissons, nous surtout catholiques de Belgique, reconnaissons qu'elle fut, néanmoins, pour nous féconde et instructive.

Sans doute, l'Église est un organisme social chargé par l'Homme-Dieu de prêcher au monde, avec une loyauté sans compromission, les vérités d'un dépôt sacré et intangible, mais elle parle à des hommes en chair et en os, elle appelle à elle des nations dont chacune a ses mœurs, sa politique; elle traverse des siècles dont la mentalité se transforme comme tout ce qui naît, vit et meurt, et c'est à tous et à toutes que l'Église doit faire parvenir ses accents.

Le cardinal Gibbons n'hésite pas à dire qu'après la science des Écritures aucune connaissance n'est plus nécessaire au prêtre que celle des hommes qu'il est appelé à sauver.

Si l'homme politique a besoin de la sauve-

garde doctrinale du théologien, le prédicateur de l'Évangile a besoin de s'appuyer sur l'expérience de ceux qui ont ausculté les palpitations du corps social, ont pris sa dernière température, lui tâtent journellement le pouls.

N'est-ce pas l'honneur et la force de la nation belge d'avoir connu en 1830, au moment de se constituer en société indépendante, une entente cordiale entre le clergé et les laïques, entre l'épiscopat et le Congrès national?

N'est-ce pas à cette union morale de toutes les forces vives de la nation que notre pays doit d'avoir conservé, durant trois quarts de siècle, à l'abri des atteintes d'un libéralisme menteur, ces libertés d'enseignement, d'association, que Montalembert saluait comme son idéal lorsqu'il se plaisait à répéter : la liberté comme en Belgique?

Mais ceux-là n'ont pas compris, ou calomniaient l'âme chrétienne et chevaleresque de Montalembert, qui ont parfois mis en doute la candeur de sa piété et la sincérité de sa foi et de sa soumission à l'Église.

A l'heure la plus douloureuse de la crise la plus aiguë de sa vie, lorsque, brisé par ses souffrances physiques et ses angoisses, il s'interrogeait sur l'issue du Concile œcuménique qui se

préparait à Rome; lorsqu'il recevait les échos des polémiques politico-religieuses qui battaient leur plein aux portes du Concile, il fit à son entourage intime des confidences touchantes dont je voudrais vous faire partager le réconfort.

Le Père Lecanuet, à l'une des dernières pages de sa biographie si remarquable, fait allusion à une lettre de la comtesse de Montalembert à la duchesse de Norfolk, où sont relatées quelques-unes des dernières paroles du grand chrétien disparu.

Je dois à une communication bienveillante d'un ami le texte d'une lettre adressée aussitôt après la mort de Montalembert à la comtesse hongroise Appony qui avait donné à Montalembert, en 1861, une hospitalité magnifique.

Voici cette lettre, elle émane de la comtesse de Montalembert, née de Merode :

« Ce qui m'est une bien intime consolation religieuse, c'est que, tout en étant décidé à lutter jusqu'au bout tant qu'on en avait le droit, sur les questions qui avaient tant agité le Concile, et les consciences de la minorité dont nous étions presque tous disciples dans la famille, il était, avec la même netteté, tout décidé d'avance à se soumettre sur la question

de l'infaillibilité, le jour où elle serait décidée (définie). Son cœur souffrait de tout ce qu'il prévoyait de résistances, surtout en Allemagne. Il eût voulu le *statu quo* à cause des âmes en péril, si elles n'arrivaient pas à se plier devant le dogme; il se faisait un devoir de travailler jusqu'au bout à ce *statu quo* qui a duré dix-huit cents ans; mais il me dit encore, peu de semaines avant sa mort : « Ce n'est pas l'infaillibilité du » Pape en matière de foi qui me répugne à moi, » c'est son omnipotence sur toutes les questions » d'un autre genre (politique, etc.) que beau- » coup d'esprits exagérés chercheront à ériger » derrière son infaillibilité dogmatique. » Il ajouta avec un accent de tristesse ardente qui me remplit de compassion pour ses souffrances morales : « Quand on pense que l'Église a pour » domaine les âmes et que beaucoup d'esprits » outrés cherchent à la représenter comme héris- » sée de pointes, refoulant au lieu d'accueillir, » resserrant les voies au lieu de les élargir : » quelle folie ! » Puis il se tut un instant comme écrasé sous le poids de ses pensées inquiètes. Ma belle-sœur de Merode arriva sur ces entre-faites. Elle venait de lire une brochure sur ces questions difficiles. Cette lecture l'avait troublée. Elle lui dit : « Voyons, Charles, avec votre

» grand esprit, que ferez-vous cependant si » l'infaillibilité est proclamée? » Il se redressa avec un geste animé et s'écria : « On dit toujours » que le Pape est pour nous comme un père. Eh » bien ! il y a des pères qui veulent quelquefois » nous imposer des choses que nous trouvons » désagréables, peu conformes à nos vues, à » nos idées : alors un fils lutte, cherche à per- » suader son père , discute même avec lui. Puis, » quand il a fait tout cela, il voit qu'il n'y a pas » moyen, et qu'on lui refuse nettement ce qu'il » demande, il se soumet. Je ferai comme cela. »

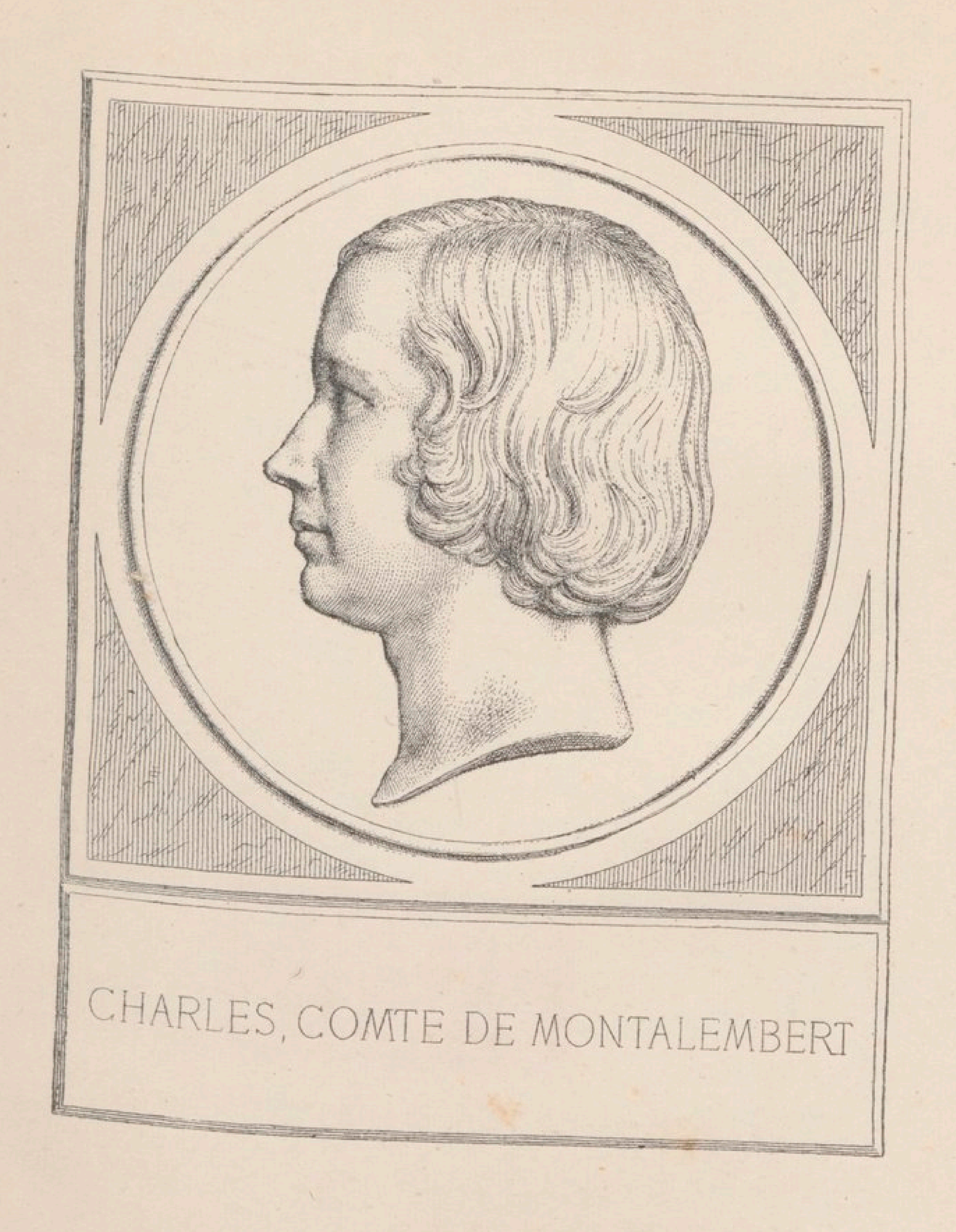
» Ma belle-sœur voulant aller plus loin, et se rendre compte du fin fond de ses pensées, ajouta : « Oh ! vous vous soumettrez extérieure- » ment, mais je ne suis pas capable de concevoir » comment vous parviendrez à arranger cette » soumission avec vos idées et vos convictions. » Il reprit plus vivement et plus nettement encore : « Je n'arrangerai rien du tout. Je sou- » mettrai ma volonté comme on la soumet à » toutes sortes d'autres questions de for inté- » rieur. Le bon Dieu ne me demandera pas de » comprendre, de combiner quoi que ce soit, il » me demandera de soumettre ma volonté et » mon intelligence et je les soumettrai. »

» Après avoir fait cette espèce de solennelle

profession de foi, il sourit et dit : « C'est bien » simple, il n'y a pas à chercher des combinai- » sons extraordinaires. Que vous imaginez-vous » donc? »

» Ma belle-sœur reprit alors à son tour : « Mais » je n'avais pas eu l'esprit de trouver cette solu- » tion. Je me creusais la tête pour changer nos » arguments. Je n'en venais pas à bout; tout » ce que je peux dire, c'est que vous m'édifiez » beaucoup et que je ferai comme vous. Je me » tairai, je ne penserai plus à mes pensées et » je me contenterai, au lieu de me tourmenter » l'esprit, de faire comme vous : cesser les rai- » sonnements et adhérer de volonté. » Puis elle s'en alla en disant : « On a raison de dire que » les gens supérieurs le sont très souvent sur » presque tous les points. »

» Cette petite scène de famille me revient bien souvent à la mémoire, et malgré tout ce qui s'est dit de si pénible et de si mal compris sur la fameuse lettre de celui qui avait le cœur si orthodoxe, je me sens toute consolée et heureuse de penser que d'avance il était soumis à la décision finale comme un enfant. »



REPRODUCTION DE LA MÉDAILLE OFFERTE AU COMTE DE MONTALEMBERT APRÈS SON DISCOURS SUR LES AFFAIRES DE ROME, EN 1849.

NOTES SUR UN SÉJOUR AU CAMP DE BEVERLOO

TIRÉES DES

PAPIERS DU COMTE DE MONTALEMBERT (1838) [1]

Pendant les journées *du vendredi* 17 *août au lundi* 20, passées à Bruxelles, j'ai quelques conversations intéressantes sur l'affaire des vingt-quatre articles avec M. d'Huart, ministre des Finances, M. de t'Serclaes, secrétaire général aux Affaires étrangères, M. Serrurier, ministre de France, et Mgr Zornari, l'internonce apostolique; tous ces Messieurs me font la meilleure impression et le nonce en particulier me paraît un homme plein de franchise et d'intelligence, d'une trempe de caractère toute particulière, qui pourra rendre à la Belgique et à l'Église les plus grands services.

Vu encore MM. Briavoine et Heyman de l'*Eman*-

1. Le jeune pair de France, âgé alors de 28 ans, avait épousé, deux ans auparavant, la fille du comte Félix de Merode et venait de prononcer plusieurs discours enflammés à la Chambre des Pairs, en faveur de la Belgique, à l'occasion du traité des vingt-quatre articles.

cipation, bonnes et utiles relations au point de vue des rapports de la Belgique avec la France.

MARDI 21 AOUT. — Démarche aimable de la Commission des récompenses nationales, dont les membres viennent en corps, aujourd'hui, m'offrir des remerciements pour mes efforts en faveur de la Belgique. C'est M. Levoie, secrétaire de la Commission, qui porte la parole. Il me dit force choses flatteuses et heureusement tournées. Je réponds de mon mieux.

MERCREDI 22 AOUT. — Départ de Bruxelles avec mon beau-père [1] et Xavier [2]. Nous allons à Malines par les jolis bords du canal, comptant y voir la cavalcade qui devait sortir une seconde fois aujourd'hui, mais la pluie l'en empêche, à mon grand regret. Cependant, je jouis déjà beaucoup de cet air de fête catholique qui anime la belle métropole de la Belgique, gorgée de monde et où le mélange des drapeaux aux trois couleurs avec les emblèmes religieux produit sur mon cœur et doit produire sur tous les cœurs chrétiens et patriotes un effet si profond.

Nous sommes partout fêtés et accueillis avec la plus vive cordialité, notamment chez M. Opdebeek, où mourut, il y a huit ans, Frédéric de Merode.

1. Comte Félix de Merode.

2. Second fils de celui-ci, plus tard Mgr de Merode, archevêque de Métilène.

Le soir, nous continuons notre route jusqu'à Lierre, emmenant avec nous M. Jacques Coste, directeur du *Temps*, homme actif, intelligent et bien moins « libérâtre » (comme dit mon beau-père) que l'on ne devait s'y attendre devant les tendances de son journal.

JEUDI 23 AOUT. — Après avoir visité la belle église de Lierre, grande, élégante, mais hideusement badigeonnée malheureusement, comme toutes celles de Belgique; après avoir vu les fortifications naissantes aujourd'hui sur le site où combattirent Frédéric de Merode et les autres volontaires en 1830, nous arrivons à Westerloo.

Le temps pluvieux n'est nullement favorable, mais les routes, à travers cette simple et religieuse Campine, où les gens ont l'air si bon, sont très intéressantes.

Vers 5 heures, nous atteignons Westerloo, où nous sommes, nous avait-on dit, « attendus impatiemment » et reçus, en effet, avec un véritable enthousiasme, d'abord par M. de Neef, représentant et commissaire de district à Turnhout, l'un des chefs du catholicisme dans ce pays, puis par toute la population conduite par M. Peeters, représentant des bourgeois de Westerloo.

Nous allons visiter chez eux cet excellent homme, son vénérable père et sa mère en costume de paysanne campinoise, et nous y rencontrons plusieurs notables et catholiques patriotes de Turnhout. Leur

accueil, leur cordialité et leur vive reconnaissance pour le peu que j'ai fait pour la Belgique me rappellent les plus beaux jours de l'*Avenir* et mon voyage en Irlande.

Le pays qui entoure cette belle demeure féodale de Westerloo, et si sympathique à plus d'un titre, offre un charme mélancolique. Il est très bien boisé depuis que le maréchal de Merode introduisit, au XVIIe siècle, la culture dans ces régions.

VENDREDI 24 AOUT. — Départ en *seeys*, cabriolet du pays, aspect étrange, pour le camp de Beverloo, en passant par Gheel, où les Merode avaient établi une chapelle au XVIe siècle et où ils restent en grande vénération. L'on y trouve partout les portraits et les souvenirs du héros de Berchem. Excellentes familles partout, dans le genre des Peeters de Westerloo. La collégiale de Sainte-Dymphe est extrêmement belle et renferme, outre le magnifique monument de *Jean de Merode et d'Anne de Ghistelles*, sa femme [1], couchés tous deux sur leur tombeau, les mains jointes, de très précieuses sculptures en bois représentant la vie de sainte Dymphe et l'histoire de la Passion. L'église paroissiale dédiée à Saint-Amand est aussi très vaste, haute et belle.

1. Ce monument est reproduit et conservé actuellement au Musée du Trocadéro, à Paris, comme spécimen particulièrement remarquable de l'art flamand de la sculpture au XVIe siècle.

On ne saurait assez admirer le nombre et la beauté des églises purement secondaires en Belgique, ni assez déplorer la barbare manie de les badigeonner de blanc au dedans et au dehors.

Nous passons par Maerhout et au travers d'une immense lande de deux lieues de bruyères parsemée de flaques d'eau. Elle nous mène jusqu'au camp de Beverloo, que mon beau-père veut me montrer.

Arrivés à une heure indue, nous trouvons cependant aussitôt un excellent gîte chez le général Hurel où l'état-major réuni nous offre à dîner. Plus tard, les généraux qui dînaient chez le Roi viennent nous rejoindre. Nous retournons chez le comte de Cruquenbourg, le colonel sous-chef d'état-major, « ancien militaire de l'Empire », homme étonnant par son énergie et ses idées larges et qui a achevé de faire ma conquête par ses excellents cigares « Regalo del Rey ». Il y avait aussi là le major Amelot, Français très bon enfant. Le général Willman, ministre de la Guerre, s'empare de mon beau-père et de Xavier, tandis que le général Hurel, chef de l'état-major général, me loge chez lui. Coste demeure chez le major Renard, commandant du camp.

Samedi 25 aout. — Belle et mémorable journée qui a non seulement réveillé en moi toutes mes anciennes velléités militaires, mais encore m'a initié à une vie de succès et de popularité, dont je

n'avais guère goûté qu'à peine, il y a sept ans, aux meilleurs moments de l'*Avenir*. Mais je n'en puis pourtant que parler brièvement, faute de temps. Dès hier soir, nous avions pu remarquer les bonnes dispositions qui animent toute cette armée à notre égard.

Le mot d'ordre était « Merode et mérite », donné d'ailleurs avant que l'on ne sût notre arrivée pour ce jour-là. Ce matin, nous recevons, de tous ceux que nous rencontrons, force compliments et félicitations les plus cordiales. A 10 1/2 heures, nous montons à cheval et assistons, avec l'état-major du Roi, à la revue et aux manœuvres des troupes. Rien de plus beau ni de plus satisfaisant sous tous les rapports que cette armée toute nouvelle et si complètement inconnue en Europe et même en France.

D'abord, nous suivons le Roi dans le carré formé par le beau régiment des grenadiers et des voltigeurs réunis, auquel Sa Majesté donne un drapeau. Nous passons ensuite sous le front de tous les autres régiments rangés en bataille sur deux lignes, aux sons de la *Brabançonne*, jouée par toutes les musiques.

C'étaient les 1er, 2e, 9e et 10e de ligne, les grenaniers et les voltigeurs réunis, le 2e chasseurs à cheval, commandé par le bon colonel Kruszewski (ancien aide de camp du général Szkrynczki [1]) et

1. Généralissime des forces polonaises lors de l'insurrection de 1830 et qui vint ensuite, à la suggestion de M. de Montalembert, offrir son épée à la jeune Belgique pour défendre son indépendance menacée.

le plus beau régiment de l'armée, dit-on, le 2e régiment de lanciers, les chasseurs à pied de Capiaumont, corps tout à fait national composé de quatre bataillons.

Pendant une halte entre les deux lignes, le Roi me fait appeler pour me dire qu'il désire me distinguer particulièrement et cause, en effet, longuement et intimement, de la manière la plus intéressante, avec moi. Il appelle ensuite Coste et pendant qu'il lui parle fort aimablement, un courrier apporte la nouvelle de la naissance du *Comte de Paris*. La revue terminée, nous assistons aux manœuvres, qui se font avec un ensemble et une précision vraiment excellents. J'admire surtout la remarquable rapidité des mouvements de l'artillerie à cheval. Rentrés au camp, nous accompagnons de nouveau le Roi aux *jeux* des différents régiments : escrime à la baïonnette et course d'une demi-lieue avec armes et bagages par les chasseurs partisans, sellage et paquetage des chevaux par les chasseurs du colonel Kruszewski. Puis, dîner chez le Roi et seconde longue conversation avec lui sur Szkrinczki et force autres sujets.

Pendant toute cette journée, j'ai reçu les témoignages les plus touchants de l'attachement et de la reconnaissance de tous ces braves gens, officiers et autres, au point d'en être confus.

Et cependant, ce n'était rien auprès de ce que l'on réservait pour notre soirée. Au sortir des bara-

quements du Roi, le major Renard ayant improvisé pour nous une visite à la cantine des officiers : *Chez la belle Pauline!* je m'y rends charmé de les voir de plus près. A peine suis-je entré dans la salle où se trouvaient plus de 150 officiers auprès du colonel Thomson devant un verre du *faro* national, que toute l'assemblée se lève et me salue, acclamations les plus inattendues.

Un lieutenant des partisans nommé Althoff s'écrie alors : « Pas n'est besoin d'éloquence pour boire à la santé du défenseur de la Belgique devant les Assemblées françaises. Je propose ici celle du comte de Montalembert. » Aussitôt recommencent les bravos.

Profondément ému et vraiment surpris de tant de chaleur dans leur enthousiasme, je réponds par quelques paroles entrecoupées et bois à la belle armée belge « comme à l'avant-garde de la liberté juste et sincère en Europe ». Là-dessus, nouvelles acclamations, puis *Brabanconne* et *Marseillaise* reprises en chœur par les officiers.

Ces voix mâles et guerrières, ces témoignages unanimes d'une sympathie à laquelle j'étais loin de prétendre me pénètrent de plus en plus d'une émotion insurmontable, inconnue pour moi jusqu'ici. Le général Hurel vient nous rejoindre; l'heure de la retraite avait sonné depuis longtemps (11 heures pour les officiers), lorsque je quittai cette belle et précieuse réunion, accablé d'émotions et

de sentiments divers auxquels je vais donner issue en écrivant à ma bien-aimée, que je regrette tant de n'avoir pas à mes côtés.

Je ne dois pas omettre ici un trait caractéristique : c'est qu'en entrant dans la cantine, Xavier entend les officiers se dire l'un à l'autre : « Il ne faut rien chanter d'égrillard, car ce sont des gens qui vont à la messe. »

DIMANCHE 26 AOUT. — Après le déjeuner et une messe (en effet !) entendue dans la chapelle du camp beaucoup trop petite pour le nombre de soldats qui s'y pressent, je suis encore une fois l'objet d'une démarche des plus expressives de leur part. Tous les chefs de corps viennent, à ma vraie confusion, me faire, en grands termes, une visite officielle, honneur qu'on ne rend généralement qu'aux princes et aux généraux en chef, mais la reconnaissance l'emporte chez ces braves gens sur tout le reste et, pourtant, je *n'ai pas réussi* dans mes efforts en faveur de la justice de leur cause. Ils me demandent, si cordialement que je ne puis le leur refuser, de leur donner encore un jour et dîner avec eux le lendemain en me disant qu'on exécutera, le matin, les manœuvres de la petite guerre que le mauvais temps avait empêché de faire devant le Roi avant-hier. C'est le colonel Chazal, un officier français d'origine et charmant sous tous les rapports, qui porte la parole, les autres sont les colonels Dupont de l'artillerie, van Assche du 1er de ligne, Lose des

grenadiers et voltigeurs réunis, Thierry du 1er lanciers, Kruszewski du 3e chasseurs, Trompez de l'état-major, Capiaumont des chasseurs partisans et deux autres colonels de la ligne encore, dont je n'ai pu saisir les noms.

Le Roi est reparti ce matin pour Diest, après m'avoir fort agréablement plaisanté sur « ma visite au cabaret » de la veille au soir et m'avoir exprimé sa satisfaction « que l'on me rende ainsi justice ! » Dans l'après-midi, le général Hurel nous fait voir en détail tout le camp, écuries, baraquements, parc d'artillerie, etc.

Dîner chez les généraux de brigade Magnan et de Neefs, fort aimables tous deux, avec les autres généraux et officiers supérieurs. On boit à la santé de mon beau-père et à la mienne. Délicieuse musique pendant et après les repas et cigares fumés ensuite dans le jardin de nos hôtes. On me fait boire comme un vrai sapeur, ce qui ne me va guère.

LUNDI 27 AOUT. — Encore une belle et pour moi frappante journée par tout ce que j'y vois. A 10 heures, nous montons à cheval avec le général Hurel pour aller assister à la petite guerre, à deux heures du camp. L'armée est divisée en deux corps, dont l'un, commandé par Magnan, figure l'armée hollandaise, et l'autre, commandé par de Neefs, figurant l'armée belge. Il s'agissait de forcer le défilé de la Nèthe, défendu par d'impraticables marais. Rien de plus intéressant et de plus curieux

pour moi qui ne m'étais, encore jamais trouvé mêlé à des opérations militaires. L'enlèvement du pont de la Nèthe au pas de charge par le 10e de ligne m'a surtout frappé et entraîné. Nous étions au milieu du mouvement : feu de tirailleurs, charges à la baïonnette, formation en carrés, charges de carabines, feux de pelotons, surtout admirables manœuvres d'artillerie, rien ne manquait en un mot que le sifflement des balles pour se figurer que l'on était au centre d'une véritable bataille. Enfin, après être restés huit heures à cheval, nous rentrons au camp.

Je ne me sens nullement fatigué, mais pense bien que les troupes doivent l'être. Et cependant, on ne le dirait guère en voyant leur belle rentrée au camp, arrivant au son de la musique de leurs diverses directions.

C'est un beau et impressionnant spectacle.

Après le dîner plein de cordialité, je me sépare enfin, avec un vrai regret, de ces braves et enthousiastes officiers, qui m'ont comblé d'amitiés et de bontés imméritées à coup sûr, et après avoir bu une dernière fois avec eux à l'union fraternelle des deux drapeaux tricolores et à l'alliance perpétuelle de la Belgique et de la France. Chazal, qui me plaît beaucoup, m'étonne en me disant, au cours de la soirée, que, selon lui, « la société n'est soutenue que par deux forces : le christianisme et l'armée », pensée très juste et très à propos, mais que

je ne m'attendais pas à rencontrer sur les lèvres d'un officier plutôt libéralisant comme lui. Autre conversation intéressante avec Magnan sur les affaires de Lyon en 1836 et mon entretien avec Casimir Périer, puis avec le frère de mon ancien collaborateur Bartels sur la franc-maçonnerie. Adieux pleins de sincères effusions des deux parts.

Ce mardi 28 août enfin, nous quittons à 7 heures du matin ce beau camp, dont je conserverai l'un des souvenirs les plus touchants et les plus entraînants de ma vie.

... Nous passons, du reste, de l'armée à l'église et du camp au cloître avec la douce consolation de nous sentir également à l'aise et également bien reçus en ces lieux si différents et trop souvent contraires l'un à l'autre.

Passant par Diest et Sichem, où nous admirons la belle collégiale et la grosse tour, pittoresque vieille tour, nous arrivons à l'abbaye d'Averbode, autrefois magnifique et pleine de trésors d'art à moitié ruinés par les passages des révolutionnaires, mais où les *Prémontrés* ont pu, heureusement, s'établir à l'aide de la liberté religieuse que la Constitution garantit désormais à l'heureuse Belgique, et cette visite clôt dignement notre excursion dans ce pays qui me devient tous les jours plus cher.

2-13. 4130.